

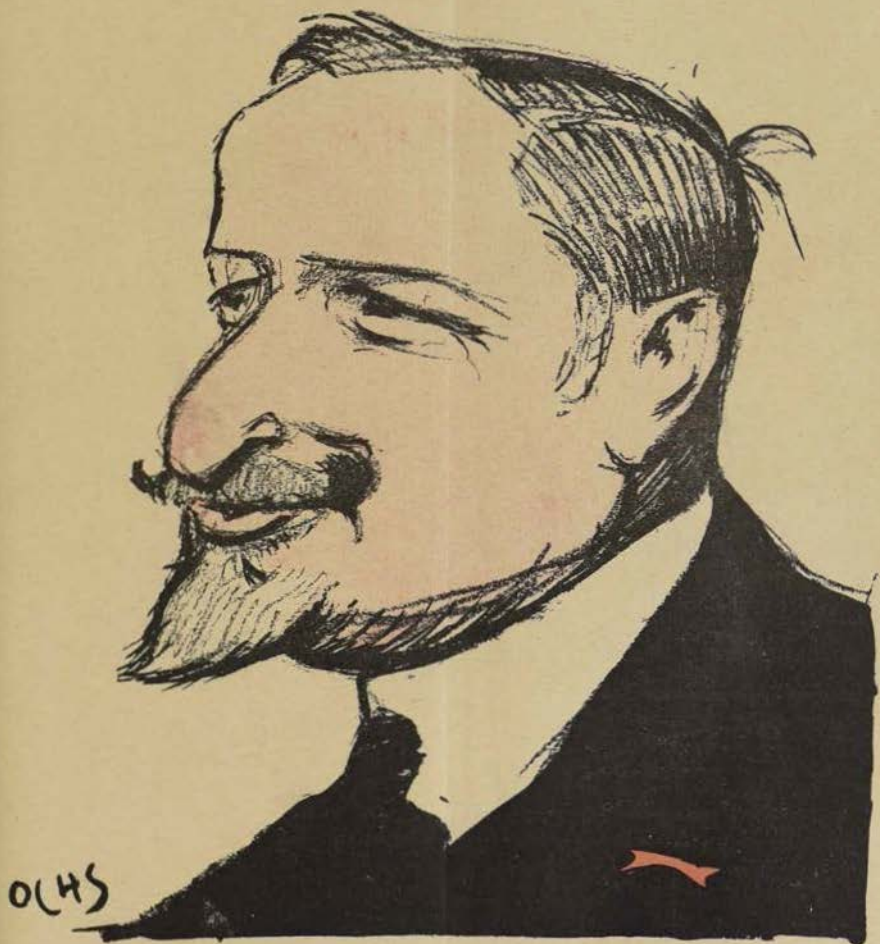
Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN

— G. GARNIR

— L. SOUQUENET



Le Maëstro Arthur VAN OOST

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176.A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : 115.43

POUR Salles de spectacles, Ecoles, Hôpitaux, Usines, Fermes, etc.

ANIOS

Désinfectant - Désodorisant
LE PLUS PUISSANT
ANTISEPTIQUE - MICROBICIDE

NON TOXIQUE **SANS ODEUR** NON CAUSTIQUE

Préventif contre les maladies et épidémies.
Vendu sous le contrôle du gouvernement.
Les plus hautes récompenses aux Expositions Internationales.
Références de tout premier ordre.

Demanda renseignements et brochure spéciale à

L'HYGIÈNE
86 102, RUE GRAY
BRUXELLES
Tél. 335.52

JEAN BERNARD-MASSARD

GRAND VIN
DE MOSELLE
CHAMPAGNISE

SOCIÉTÉ VINICOLE
BELGO-LUXEMBOURGEOISE
88 Boulevard Adolphe Max, BRUXELLES, Tél. 285.79

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES

Café-Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	Compte chèques postaux n° 16,664 Téléphone : Nos 187,83 et 292,88
	Belgique. Congo. Etranger.	30.00 35.00 38.00	16.00 18.50 20.00	9.00 — —	

Arthur VAN OOST

« Ah! le brave homme! Ah! l'honnête homme! » comme on chante dans nous ne savons plus quel opéra-comique... Il faut avoir pratiqué ce compositeur pour savoir tout ce qu'une âme, favorablement impressionnée par la musique, peut contenir d'ingénuité, de désintéressement, de cordialité confiante et loyale. De telles âmes, que le siècle raréfie, consolent de tant d'autres âmes que le siècle multiplie. Nous sommes en présence d'un particulier qui n'a jamais souhaité que du bien à son prochain; qui pense, a priori et dur comme fer, que son voisin est, comme lui, une « belle nature »; qui ne comprend pas comment il se peut faire que tous les hommes ne se croient pas des frères, des amis, des êtres de bonté et de sincérité. Si nous lui ressemblions tous, nous connaîtrions l'âge d'or: le fort secourrait le faible; on ignorerait l'envie, le flamingantisme, la rancune, les dissonances, la médisance, la lutte des classes, l'arrivisme, l'orgueil et le dadaïsme musical; l'humanité ne se composerait plus que de gens raisonnables et de bons Samaritains — et la Concorde, descendant sur la terre, régnerait sans partage sur les créatures moralement infirmes que nous fûmes. Nous marcherions dans la vie vêtus d'une robe de candeur sinon d'innocence; nous serions heureux du bonheur des autres avant que de l'être de notre propre fortune et les ailes de la Charité palpitieraient universellement sur nos fronts libérés. Nous serions tous des amis dévoués, des maris sans reproches, des pères de famille beaux comme l'antique et des bienfaiteurs mutuels, ravis de leur seule bienfaisance.

— Demandez plutôt aux gens de Diest, que Van Oost, en sa qualité de directeur de l'École de Musique de la localité, à tous obligés, sans distinguer les sexes, les âges, les opinions politiques et les rangs sociaux, qu'il a éduqués, à qui il a enseigné l'art de la musique, de la musique vocale ou instrumentale, de cet art pacificateur en soi, qui réjouit, reconforte

et rend aimable la médiocrité. Jamais de suffisance. Toujours le besoin d'obliger. Si bien qu'à tant de familles de Diest et des environs qui lui doivent tant de bonnes heures, Van Oost est reconnaissant des bonnes heures qu'elles lui doivent!

???

Né à Louvain, voilà cinquante ans bien sonnés, élève d'Emile Mathieu, puis de Joseph Dupont, à Bruxelles, et de Jean Blockx, à Anvers, Van Oost fut nommé en 1895 directeur de l'école de musique de cette si traditionnelle et si pittoresque ville de Diest. Il avait déjà à son actif plusieurs opéras joués au Théâtre lyrique d'Anvers, des oratorios, des suites pour concert et des dontjes.

Beaucoup de dontjes! Des dontjes qui s'inspirent de la musique du pays, de vieux airs de terroir que le Hageland et la Campine chantent, à la veillée ou bien les jours de kermesse et de ripaille, des airs que les carillons égrènent aux vents de la plaine flamande, depuis qu'ils sonnent dans le coffre des clochers, et que Van Oost appelle « la musique du cœur ». Son art en est fondamentalement épris; il en a conservé, à travers son œuvre, la fruste joie, la mesure franche, la simple et bonne cadence. Il a subi — évidemment, puisqu'il a écrit des partitions d'opérettes « modernes » — l'entraînement de la mode et la tyrannie du goût du jour; il a sacrifié à la farce « parisienne » ce qu'un musicien averti lui doit musicalement; mais il n'est jamais et tout à fait et si bien lui-même que quand il boit à la source où ses aïeux s'abreuèrent, quand il s'exprime comme s'expriment les gens de son pays. Les Moulins qui chantent sont là pour le démontrer — et c'est le secret du succès de cette opérette qui a fait son tour d'Europe et même d'Amérique, et dont le titre s'inscrit, tous les jours encore, sur les affiches des théâtres belges et français.

???

La quantité d'altruisme d'un homme se me-

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

sure, a-t-on dit, à l'intérêt qu'il porte aux enfants des autres, fussent-ils les enfants de ses ennemis. Il faut voir Van Oost s'activer au milieu des petits Diestois et des petites Deistoises, quand il prépare une de ces « fêtes musicales » qui fait accourir les gens de cinq lieues à la ronde...!

Déjà il a ouvert à ces enfants, avec la clef d'argent, les portes du Temple de la Musique; il leur en a fait parcourir les couloirs sonores, les salles aux échos harmonieux; il leur a enseigné tous les instruments qui jont partie du rituel, depuis le cornet à piston jusqu'au piano. Il a institué pour la « fête » un orchestre de gosses dont l'ainé a treize ans et que conduit un chef de huit ans et demi. Ces exécutants, hauts comme une botte et dont l'organisation corporative a, jusqu'à présent, échappé à toute emprise des syndicats, vous enlèvent l'ouverture de Si j'étais Roi ou de Guillaume Tell avec autant de brio que la Patrouille turque ou les fox-trott de Dédé. Ils accompagnent leurs camarades de la classe des chœurs, ceux qui sont tellement petits qu'il leur serait impossible de se servir d'un autre instrument que de la voix que le bon Dieu leur a donnée. Il leur apprend des mouvements d'ensemble et les fait évoluer comme un corps de ballet; il leur montre des pas variés, leur inculque des pantomimes, ordonne, explique, entraîne, râclant du violon ou tapant sur des touches d'ivoire, chante, siffle, tonne, gronde, s'exclame, s'éponge, se divise en un certain nombre de Van Oost qui sautèlent aux quatre coins.

Sa récompense, c'est la consécration de sa « troupe » par le public charmé et battant des mains, l'émotion des parents, l'étonnement des profanes conviés à ces fêtes.

Mais il est pour lui d'autres fêtes: ce sont celles où, devant un public qui n'est plus, cette fois, conquis d'avance, il dirige, dans quelque concert, une harmonie ou un orchestre; il faut le voir, le torse bombé sous l'habit, enlever de sa baguette ses cuivres ou ses bois, comme un officier qui, du geste de son sabre, mène ses hommes à l'assaut, — ou bien calmer les exubérants, foudroyer du regard la clarinette qui a deux mesures d'avance; obtenir des pianos « sur des ailes d'abeille », lancer le « à nous messieurs! » qui discipline les efforts et règle les attaques. En vérité, c'est un beau spectacle...

En quelques mois, il a ressuscité l'Orchestre, bien caduc, de la Grande Harmonie; avant qu'il soit longtemps, cet orchestre sera de ceux que l'on qualifie

de « fameux ». Pour le dernier bal de la Grande Harmonie — bal qui comporte, comme on sait, la représentation d'une pièce allégorique, d'un « à propos » comme on disait jadis — il a écrit toute une partition qui lui valut les félicitations générales... Et il a des projets pour « son » orchestre: comme, par exemple, l'exécution, l'hiver prochain, de la Neuvième Symphonie — excusez du peu.

???

Aucun compositeur belge de musique légère, dans le domaine de l'opérette, ne connut les succès qui ont consacré son talent aimable, vigoureux, sain, si gaîment si joyeusement personnel: on a fêté récemment, à Liège, la 500^e représentation des Moulins qui chantent. Et les partitions qu'il garde en ses tiroirs — rien n'est aussi malaisé aujourd'hui que le placement d'une opérette dans un théâtre qui soit un théâtre — ajouteront à sa notoriété. Le jour où elles verront le feu de la rampe, il y aura de la joie pour tous les amis de Van Oost autant que pour Van Oost lui-même, car il n'est point d'homme plus sympathique et, quand l'orchestre donne la vie à ces petits signes noirs, multipliés par milliers sur les cinq lignes de la portée, sa poitrine s'élargit, son visage s'illumine, son geste frémit; c'est la rançon de tant d'heures de travail patient, inlassable, d'un labeur qui s'est donné sans regret.

Et le public accueillera le Cousin de Poperinghe, la Chanson de Louvain, la Flûte de Pan, d'autres encore, comme il a acclamé les Moulins qui chantent, le Minnebrugge, Beulemans marie sa fille, Rosemarijntje, Joyeux Exil, etc.

Quel est le directeur de théâtre assez avisé pour faire sa fortune en montant ces nouveaux ouvrages de Van Oost? L'exemple de ceux qui se fièrent à lui est là pour leur montrer ce que leur intérêt, sinon le désir de faire valoir le talent de leurs compatriotes, leur indique.

???

Si on demandait à Van Oost laquelle, de toutes les œuvres dont il est le père, il préfère, il répondrait sur un ton exceptionnellement dépourvu de modestie: « C'est mon fils Hugo! ». Hugo, jeune virtuose réfléchi, souriant et un peu timide, a vingt-deux ans, joue du piano et du violon, déchiffre la musique bolcheviste elle-même, connaît l'harmonie dans les coins, a dirigé — naturellement — à sept ans, l'orchestre enfantin qui rend Diest célèbre dans la région, et compose, depuis qu'il a terminé ses études de contrepoint, c'est-à-dire, depuis qu'il a seize ans, un tas de morceaux où sa fantaisie se manifeste en inspirations joyeuses ou sentimentales, rajeunissant son père et l'up-to-datise — révérence parler.

Et onques ne vit-on homme plus heureux des succès de son père si ce n'est ce père, des succès de son fils.

Quand nous vous disions qu'avec ces Van Oost, nous recommençons à vivre l'âge d'or!

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.





A MM. Herriot, Theunis ET AUTRES VOYAGEURS

A la suite des *Villegiatures mondaines* dans les journaux pour le beau monde, on lira avec satisfaction, Messieurs, que vous êtes rentrés chez vous. Nous pouvons vous donner des nouvelles de ce qui s'est passé en votre absence. Il a fait un temps de chien ; il a plu ; il a fait du vent. Tous les tenanciers de casinos et les propriétaires d'hôtels balnéaires affirment que c'est un été fleuri. Ils vous ajouteront même que, si vous avez du cœur, vous diminuerez les impôts qu'ils doivent payer cette année. Mais le cœur n'est pas un viscère dont les hommes d'Etat font un usage courant. En votre absence, donc, tout a continué à aller bien ou mal, plutôt mal que bien, son petit bonhomme de chemin dans les Etats que vous avez délaissés pour aller vous réunir là-bas, dans le plus auguste des conciles. On a maugréé contre la vie chère ; on a pris le train parce que cela se fait, parce que la date le commande ; on a fait des trempettes dans l'eau salée, ceux qui le pouvaient ; et ceux qui, dans les villes ou dans les campagnes, se trouvaient malgré eux attachés à la besogne quotidienne, ont eu les plus amères interjections à l'égard des heureux de la terre ou soi-disant tels.

Cependant, la Monnaie, à Bruxelles, a recouvert ses portes et nous ne savons trop, écrivant ici, ce qui se passe à Paris. A en croire les journaux parisiens, Paris est vide. Par conséquent, ne nous en occupons pas. On a appris aussi que vous étiez très bien logés, là-bas, dans de grands hôtels, avec commodités modernes, eau et gaz (eau chaude, s'il vous plaît) à tous les étages et, nous n'en doutons pas, salles de bains. Nous avons su que vous aviez dîné à *Downing street*, que vous aviez invité de temps en temps à dîner quelques copains, et tout cela a alimenté nos conversations, cependant que vous-mêmes, vous vous alimentiez, nous disait-on, aux frais de la princesse. Bien entendu, nous prenons toujours la défense de la princesse quand on touche à sa caisse. C'est sans aucun espoir que cette personne détournera jamais ses regards vers nous. Nous maugréons parce que c'est de style, parce que, si nous ne maugréons pas, nous aurions l'air malades.

???

Pour le reste, on peut bien vous dire que nous ne savons pas bien ce que vous avez fait là-bas. La situation est peut-être maintenant meilleure qu'elle ne fut jamais, non pas pour nous, non pas peut-être pour vous, mais d'une façon générale, parce que personne n'y comprend plus rien. Le plan Dawes et le reste, c'est la bouteille à l'encre. C'est évidemment là que doivent en arriver les plus belles situations et que doivent les mener les hommes d'Etat quand il faut en finir. Il n'est pas du tout nécessaire que le peuple comprenne. Quand il comprend un

peu, il veut comprendre encore mieux, et quand il se figure qu'il a compris, il veut intervenir. Alors, tout va de travers. Autrefois, on éliminait, on élaguait pour lui, d'une situation, les éléments encombrants. Il avait un résumé des thèmes sans les accessoires, et cela paraissait très simple et se trouvait immédiatement à sa portée. Maintenant, grâce au ciel, nous sommes dans l'ère des diplômés, à ciel ouvert, c'est-à-dire qu'on nous donne tous les pour et tous les contre et, quand nous nous noyons là-dedans, nous en avons des mètres et des mètres pardessus la tête. Quand nous regardons derrière nous, dans l'histoire du passé, nous croyons très bien comprendre pourquoi eurent lieu la révolution de 1850 et la guerre de Cent Ans. Le temps a rogné l'inutile autour de ces grands faits, dont on ne voit plus que l'architecture centrale. La guerre de 1914-1918 nous échappe bien plus, parce que, sans qu'on nous ait dit toutes les vérités à propos d'elle quand elle éclata, la plupart des faits et des idées restèrent dans le mystère. Mais, maintenant, voici que nous avons tout vu ou que nous savons tout, ce qui revient à rien. Sachant tout, nous ne savons désormais plus rien de ce que vous avez fait. Nous ne comprenons plus rien à ce que vous allez faire. Nous ne le savons pas. Un imbroglio de prêts à l'Allemagne, qui nous doit de l'argent, à la suite duquel nous-mêmes, peut-être, nous recevrons de l'argent ; voilà ce qui se dégage du salmigondis londonien. Là-dessus, des discussions financières, sociales, philosophiques, politiques... Y comprenez-vous quelque chose ? Nous vous le souhaitons. Nous en doutons un peu. Mais nous, nous ne savons plus, nous sommes noyés.

Allez-y, puisque vous avez désiré être les maîtres de l'heure et de l'action. La confiance totale des maîtres dans les sujets aboutit à ceci : qu'on ne peut plus les contrôler. Nous ne contrôlons pas ; faites, décidez.

Seulement, bien entendu, si ça ne va pas mieux, nous nous réservons le droit d'être en colère, en pleine ignorance de cause, comme il sied, et de vous le faire savoir.

Pourquoi Pas ?

Au Kursaal d'Ostende

Le 15 août a vu au Kursaal d'Ostende une accumulation de belles et brillantes attractions.

Au concert du soir, la Kruceniski et Paul Franz.

Aux Ambassadeurs, la revue anglaise « Midnight Folies », et le Gala de la Mode (25 mannequins), organisé par « Fémina ».





Après la Conférence

C'est fini. Encore une conférence de terminée ! Les ministres, les experts, les diplomates, les journalistes, se sont dit adieu... jusqu'à la prochaine.

Que faut-il en penser, de cette conférence ?

Quoi que dise la presse officieuse, pour qui un ministre en exercice est toujours un grand homme, les Français ne sont pas contents. Ils veulent la paix, c'est entendu, et la politique agressive et sans résultat qu'on attribuit, à tort ou à raison, à M. Poincaré, avait cessé de leur plaire. Mais ils ne peuvent s'empêcher de constater, même quand ils appartiennent à la majorité de M. Herriot, que l'Allemagne rapporte de cette conférence des avantages considérables (800 millions de marks-or, la récupération de la Ruhr et des chemins de fer rhénans, reconstitution de l'unité économique, rentrée des fonctionnaires expulsés dans les territoires occupés) et la France des espérances et de vagues promesses.

Pour nous, Belges, c'est autre chose. Grâce au projet Dawes, auquel M. Franquini, n. du reste, beaucoup collaboré, nous sommes à peu près certains de toucher le reste de notre priorité. Reste la question de la sécurité. Celle-ci est beaucoup plus problématique. Mais il paraît que si l'Allemagne manquait à ses engagements et ne consentait pas à désarmer réellement, elle aurait contre elle la réprobation du monde. Croire que cela pourrait ne pas suffire, c'est risquer de passer pour réactionnaire. Croyons donc fermement que la réprobation du monde empêchera les Allemands de recommencer la guerre. Il n'y a que la foi qui sauve.

L'étrange étoile orientale, Mlle ZULAYKA, qui fut poursuivie avec HARRY PILGER, pour ses dernières créations, après avoir bénéficié d'une ordonnance de non-lieu et remporté un succès déclinant au Palais de Paris, se produira dans ses plus belles exhibitions au MERRY-GRILL, restaurant Dancing, à partir de ce jour.

Ne quid nimis

Quand les protocoles de Londres eurent été paraphés, chacun des chefs de délégation y alla de son petit discours. Celui de M. Herriot ne fut pas le moins éloquent. M. Herriot est un excellent orateur. S'adressant à M. Mac Donald, il lui dit : « Mon ami, permettez-moi de vous appeler : mon ami ».

Evidemment, c'était très gentil. Mais ceux qui, ayant suivi la conférence de près, savaient que, jusqu'au dernier

moment, cette vieille ficelle de Mac Donald n'avait songé qu'à jouer des tours pendables à son « ami » Herriot, revenant vingt fois sur ses promesses et faisant marcher le Kamarade Snowden qui, dans les négociations, avait pris le rôle très utile du Monsieur désagréable, ceux-là trouveront qu'il allait vraiment un peu loin.

Ne quid nimis, M. le ministre. On ne vous en demandait pas tant !

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Studebaker Six

La souplesse des automobiles Studebaker six cylindres est telle qu'elle vous permet d'effectuer des moyennes élevées sans que vous soyez forcés de faire de la vitesse en palier. C'est la voiture qui donne toute sécurité.

Agence Générale, 122, rue de Tenbosch, Bruxelles.

Conversation royale

Le Roi d'Angleterre est bien aimable. Il a un gentil sourire et il serre autant de mains que l'on veut, mais sa conversation n'a rien de palpitant. A la garden-party qui eut lieu pendant la deuxième semaine de la conférence, et qui fut bien la plus morne des cérémonies de cour que l'on ait jamais vue, même en Angleterre, le Roi reçut lui-même les délégués étrangers et voulut causer avec eux.

— Nous n'avons pas beaucoup de chance pour le temps ! disait-il à chaque ministre.

Et le ministre ne pouvait guère que répondre :

— Non, Sire, le temps est menaçant !

Il l'était, en effet.

— Oui, le temps est menaçant, reprenait le Roi.

Puis, il passait à un autre de ses hôtes.

Ce Roi d'Angleterre est tout ce qu'il y a de plus constitutionnel.

RESTAURANT LA PAIX, 57, rue de l'Ecuyer

Son grand confort — Sa fine cuisine

Ses prix très raisonnables

LA MAREE, place Sainte-Catherine

Genre Prunier, Paris

Le triomphateur

M. Herriot est rentré à Paris en triomphateur. « Je suis tout à fait content de moi », aurait-il dit. Le mot a, peu être, été inventé, mais les déclarations des amis du président du Conseil le rendent vraisemblable.

A lire les journaux officieux, on dirait que le gouvernement a remporté une victoire diplomatique au moins égale à la Marne.

Que M. Herriot triomphe, c'est son droit. Mais il triomphe trop ; M. Clemenceau, aussi, triomphait le soir de signature du Traité de Versailles, et personne ne fut plus acclamé que le Tigre qui, depuis... M. Herriot, qui a de lettres et qui connaît l'histoire, doit penser quelquefois, s'il a le temps de réfléchir, que la tribune parlementaire a, pour le moment, un air de roche tarpéenne.

On court les risques du dégoût

en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. Remède : Plantes et fleurs d'EUGÈNE DRAPS, 30, chaussée de Forest. Tel. 472.41.

PALE ALE. STOUT
& SCOTCH

CALDEERS

C^o NECTAR
RUE KEYENVELD, 67-69
Téléph. Brux. : 183.74 - 277.00

Manifestations spontanées

On sait que M. Herriot, quand il est revenu à Paris, entre deux séances de la Conférence, a été accueilli à son arrivée à la gare par une manifestation de sympathie. « Vive Herriot ! Vive la Paix ! », criait le populaire. « Bien moche, cette manifestation ! », dit un gros bourgeois à un de nos confrères parisiens qui nous a rapporté le propos, « ils ne savent pas y faire ».

— On voit que vous n'aimez pas le ministère, dit le journaliste, qui voulait amorcer une conversation.

— Moi ? répondit l'homme. Mais je suis du Bloc des Gauches ; seulement, ce que je dis, c'est que, quand j'étais à la Sorèté, on savait organiser une manifestation populaire. Mais, depuis Poincaré, on n'a plus la manière. Il n'en a plus voulu, des manifestations organisées, cet homme-là. Voyez-vous : il avait trop d'orgueil... Il s'imaginait qu'il n'avait qu'à paraître pour que le peuple criât « Vive Poincaré ! ». C'était peut-être vrai dans la Meuse ; mais, à Paris, une manifestation spontanée pour un ministre, ça n'existe pas. »

LA-PANNE-SUR-MER

HOTEL CONTINENTAL — Le meilleur

Tout pour l'auto

Centralisez vos achats en accessoires autos.
« Etabl. Mestre et Blaise, 10, rue du Page, Bruxelles. »

« Satan seul peut nous séparer!... »

M. Mac Donald a écrit à M. Herriot, à peine celui-ci avait-il quitté l'Angleterre, que jamais il n'avait reconnu la légitimité de l'occupation de la Ruhr par les Franco-Belges et qu'il espérait bien que ceux-ci allaient déguerpir sans même attendre le délai fixé.

Voilà Satan qui commence déjà à opérer...

« PRALINES MEYERS »

Les meilleures, exigez le nom.

Automobiles Buick

La nouvelle Buick 1924 6 cylindres 85x120 est capable d'atteindre 110 à 120 kilomètres à l'heure en palier. Pour marcher à semblable allure, les freins sur les quatre roues sont nécessaires. Une voiture possédant deux freins sur les roues AR, et marchant à 80 kilomètres ne peut s'arrêter qu'après avoir parcouru 80 mètres, tandis qu'avec les freins sur les quatre roues, cette distance est ramenée à 51 mètres. Qui pourrait nier aujourd'hui les énormes avantages des freins aux quatre roues ?

Politique intérieure et politique étrangère

Le jeudi 14 août, toutes les délégations avaient nettement approuvé M. Herriot quand il avait dit aux Allemands : « Je n'irai pas plus loin. C'est à prendre ou à laisser. Nous évacuons la Ruhr dans le délai d'un an si nous ne l'évacuons pas du tout ! »

Le lendemain 15 août, autre gamme. M. Mac Donald demande doucement au président du conseil français s'il ne pourrait pas faire aux Allemands une petite

concession de plus. Que s'était-il passé ? Le bruit se répandit que certains travaillistes influents et ardemment germanophiles avaient fait pression sur le Premier anglais. C'était exact. Pour bien comprendre l'attitude de M. Ramsay Mac Donald, qui a paru souvent singulièrement double, il faut savoir que sa situation dans son parti est assez ébranlée. Les masses travaillistes ne s'intéressent guère qu'aux questions de salaire et au prix de la vie ; elles ne se soucient pas beaucoup des principes. Or, dans l'état-major du travaillisme, parmi les « militants », les secrétaires de syndicats, on commence à être très mécontent des camarades du gouvernement. On trouve qu'ils se sont bien vite embourgeoisés. Leurs costumes de Cour, leur participation aux cérémonies royales et surtout les gros traitements qu'ils touchent et les confortables prébendes qu'ils distribuent à leurs parents et amis, cela fait sur les purs l'effet le plus déplorable, et l'extrême-gauche du parti cause beaucoup de soucis au premier ministre. Aussi s'empresse-t-il toujours de céder aux moindres injonctions des « militants » influents.

La note délicate sera donnée, dans votre intérieur, par les lustres et bronzes de la Cie B. E. L. (Joos), 65, rue de la Régence, Bruxelles.

Pour vos Soieries

LA MAISON DE LA SOIE, 13, rue de la Madeleine, 13, Bruxelles. Le meilleur marché en soieries de tout Bruxelles.

Retour d'Aix-la-Chapelle

Un officier de nos amis rentre d'Aix-la-Chapelle. « Je ne connais pas grand-chose à la politique, nous dit-il. Je ne demande pas mieux que de croire que M. Theunis est un grand homme. Mais, ce que je sais, c'est que, depuis quinze jours, les Boches sont devenus d'une arrogance insupportable. Ils triomphent insolemment et, désormais, ils ne se cachent même plus pour préparer leur revanche. »

BENJAMIN COUPRIE

Sex portraits — Sex agrandissements

52, avenue Louise, Bruxelles (Porte Louise) — Tél. 416.80

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Le rôle de la Presse

C'est aux journalistes à le dire : le rôle de la Presse dans ces conférences internationales est déplorable. Tous les grands journaux y délèguent des « envoyés spéciaux » qui coûtent fort cher et qui, naturellement, tâchent qu'il y ait « canard » en ait pour son argent. Or, ils ne peuvent connaître ces interminables discussions que de second main, par des indiscretions plus ou moins incomplètes. Alors, ils inventent, ou, du moins, ils arrangent, de façon à être intéressants. De là, quantité de faux bruits, d'interprétations fantaisistes, que chacun peut répandre et grossir selon ses intérêts et ses passions, qui énervent l'opinion et finissent par rendre l'atmosphère de la conférence proprement irrespirable.

Le phénomène s'est reproduit à chacune des réunions internationales qui ont eu lieu depuis l'armistice et, après

chacun de ces palabres, ceux qui y ont pris part ont reconnu qu'il eût beaucoup mieux valu, puisqu'il n'était pas possible d'admettre la Presse à suivre les négociations comme elle suit une discussion parlementaire, lui interdire également d'écouter aux portes.

C'eût été d'autant plus raisonnable que les négociations mêmes ne sont pas intéressantes pour le public, parce qu'elles sont presque toujours incompréhensibles pour qui ne les a pas suivies attentivement au jour le jour. Ce qui est intéressant, c'est le résultat. Ce sont aussi quelques potins pittoresques dont il faut toujours alimenter la malignité publique ; ce n'est pas le débat lui-même, que les journaux pourraient très bien se dispenser de suivre... Si les gouvernements s'entendaient pour ne rien dire à la Presse, ils lui rendraient service et ils faciliteraient les négociations. Seulement, ils n'osent pas, d'abord parce qu'ils ont peur de la Presse, ensuite parce qu'ils ont tous l'illusion qu'ils peuvent s'en servir pour impressionner leurs adversaires. On leur a dit que Bismarck savait merveilleusement jouer de la Presse. Quel est l'homme d'Etat qui ne se croit pas l'étoffe d'un Bismarck ?

La cartouche Légia fait comme le nègre... elle continue ! Après avoir, en 1921, remporté le Grand Prix de Spa, en 1922, le Grand Prix de Spa et le Grand Prix du Casino de Spa, en 1925, le Grand Prix de Rome, le Grand Prix de Florence et le Grand Prix de Montecatini, elle s'est taillée, cette année, la part du lion. Qu'on en juge : Aux Tirs aux Pigeons vivants, elle remporte le Grand Prix de Bruxelles, le Grand Prix et Médaille d'or d'Aix-les-Bains, le Grand Prix et Médaille d'or de Spa.

Aux Tirs aux Pigeons d'Argile, elle gagne le championnat d'Italie et le championnat de Belgique. Enfin, aux Olympiades de Paris, c'est la triomphe : Première de l'équipe belge et première de l'équipe française, la Légia s'adjuge le record olympique de la série, M. D'Heur pulvérisant 103 plateaux sans arrêt.

Ces résultats se passent de commentaires.

Le monument du Havre

Cet ami qui, parfois, a la dent dure, disait, hier, dans une réunion d'artistes :

« Je ne professe pas une totale vénération pour l'académicien Lagae, qui a si magistralement raté la sculpture du monument du Havre : la « France » m'a fait l'effet d'une de ces « petites madames » en cuivre, à la jupe creuse, que figurent les vieilles sonnettes de table.

» Quelque chose tient bien, cependant... C'est l'architecture et les motifs décoratifs, ainsi que l'inscription. Car, du bas-relief, sculpté par l'auteur des deux femmes de bronze, mieux vaut ne pas parler. Tout l... le camp dans la grande lumière du bord de la mer...

» Chose piquante : on a fort peu parlé de l'architecte dans cette affaire, alors que, pour ce qui concerne le monument français, les noms du sculpteur et de l'architecte ont toujours été associés. Relisez les discours officiels... Ce n'est que dans celui du maire du Havre que le nom de Derée est prononcé.

» Beaucoup de Belges et de Havrais ont remarqué cette particularité. Il serait bon qu'on la connût en Belgique, pour mettre les choses au point.

Un acquiescement unanime de l'auditoire souligna la conclusion de ces paroles.

C'est pour cela que *Pourquoi Pas ?* s'en fait l'écho.

LA NOUVELLE ESSEX, 6 cylindres, 2 litres, taxée 15 CV, 11 litres aux 100 kilomètres, est la voiture qu'il vous faut essayer. — PILETTE, 96, rue de Livourne. — Tél. 457.24.

Calvitie

Le plus connu et le plus impoilu de nos directeurs de Conservatoire, Léon Dubois, pour ne pas le nommer, entre l'autre jour, très pressé, chez son coiffeur et, après s'être assuré qu'aucun autre client ne l'obligera à attendre long temps la phrase sacramentelle « au premier de ces messieurs », il dit au figaro :

— Je n'ai qu'une minute à vous donner. Est-ce le poil d'enlever mon faux-col ?

Le figaro sourit :

— Non, répondez-moi placide. Si vous voulez, vous pouvez même garder votre chapeau.

Le succès de la Conférence

de Londres : La situation tendue d'il y a quelques jours paraissait sans issue. La rupture était certaine. M. Mac Donal et M. Herriot, dans un ultime effort, et sur avis d'un expert avisé, proposa, afin de changer cette atmosphère viciée dans laquelle se débattaient les différentes délégation de tous les pays depuis trente-trois jours, la consommation exclusive de la cigarette exquis Abdulla. Les idées s'éclaircissent, les solutions se trouvent, l'accord se fait et le problème européen est résolu. Le succès est assuré.

Soyez bons envers les journalistes...

Nous recevons des hotées de lettres au sujet des organismes qui s'occupent de réprimer la cruauté envers les animaux. « Sensibilistes » et « anti-sensibilistes » voudraient transformer *Pourquoi Pas ?* en une arène où ils combattraient jusqu'à la mort pour le triomphe de leur opinions ; c'est curieux comme, chaque fois que l'on par d'affection envers les bêtes, on voit se développer les instincts d'agression et de bataille chez les hommes.

Nous pousserons les barrières de la lice et accrocher sur le poteau la pancarte : *Fermé — Gesloten*.

Avis au public : (paragraphe I)

Les Cigarettes Excelsior de A. Vanlinoort & Co sont distribuées gratuitement dans tous les magasins à toutes personnes qui prendront connaissance du paragraphe ci-après, et qui se soumettront à ses conditions.

Avis au public : (paragraphe II)

Il sera toutefois perçu une taxe de :

- Fr. 1.40 pour les 20 Ultra ;
- Fr. 2.— pour les 20 Tosca ;
- Fr. 2.40 pour les 20 Royal ;
- Fr. 5.— pour les 20 High-life.

Les Cigarettes Excelsior se vendent partout :

- Ultra : fr. 1.40 les 20 ;
- Tosca : fr. 2.— les 20 ;
- Spéciale : fr. 2.— les 20 ;
- Royal : fr. 2.40 les 20 ;
- High-life : fr. 5.— les 20.

Le livre de la semaine :

L'illustre Partonneau

Au contact des pays neufs et grâce à la toute-puissance qu'ils exercent en fait, quand ils sont perdus dans la brousse, les civilisés, parqués et catalogués que nous sommes, retrouvent leurs réactions naturelles et instin-

ves; c'est aux colonies que les caractères nationaux se révèlent le mieux. L'Anglais colonial est le véritable Anglais; nos coloniaux à nous, nos Congolais, avec leurs gros défauts — ce sont, rarement, des candidats au prix Monthyon — et leurs belles qualités de bon sens et d'énergie sont des types; des espèces de sur-Belges; les coloniaux français sont aussi des espèces de sur-Français. C'est-à-dire qu'ils portent à l'extrême les défauts et les qualités de la race. De là, l'immense intérêt psychologique d'une littérature coloniale qui cherche, enfin, dans l'exotisme, autre chose que des paysages plus ou moins inédits. Pour bien comprendre les réussites coloniales de la France, il faut avoir lu les « Barnavaux », de Pierre Mille. Mais, pour

de la psychologie très étudiée du personnage. Puis, à la fin du volume — comme ces pays dans lesquels on s'est promené, que l'on a vus par le détail, mais que l'on ne connaît bien que quand on est monté sur le sommet de la colline qui les domine — il découvre, à l'heure du déclin, l'âme orgueilleuse et stoïcienne de ce colonial qui est, peut-être, le type même du grand colonial.

Pourquoi, depuis la femme chic jusqu'à l'homme d'affaires besogneux, achètent-ils une 10 ou une 5 HP. Citroën? Parce que les usines Citroën ont pu adapter à leurs châssis des carrosseries présentant le confort que tous désirent.

MONNAIE D'ECHANGE



— C'est entendu : en échange du bœuf de la Ruhr, je vous donne cet œuf qui contient toutes les promesses de l'Allemagne.

étude du type colonial français, « Barnavaux » est incomplet. « Barnavaux », c'est le « Marsouin »; on retrouve en quelques-uns de ses traits chez les chefs, chez les promus qui firent Madagascar et le Maroc; mais, tout de même, Barnavaux n'est pas un grand chef. Pierre Mille veut de compléter sa galerie coloniale, en nous montrant un grand chef : *L'Hubiste Partonneau*.

Ce nom sert de titre au dernier Pierre Mille qui vient paraître (chez Albin Michel). C'est un de ses meilleurs. Selon le procédé littéraire qu'il a inventé, Pierre Mille nous montre son personnage sous divers aspects successifs : cela fait de charmantes nouvelles qui valent par elles-mêmes, mais que relie entre elles le lien délicat et fort

Petites farces

Vous vous promenez, avec un ami, dans les rues d'une ville de province. Brusquement, pendant qu'il passe, sans méfiance, devant la porte cochère, entre-bâillée, d'un hôtel particulier, vous lui enlevez son chapeau, poussez la porte et jetez son couvre-chef dans le vestibule. Votre ami se précipite pour l'y reprendre et vous en profitez pour fermer la porte sur lui.

Qu'arrive-t-il ensuite?

Il peut arriver des tas de choses.

Il se peut, d'abord, que ce soit votre ami qui arrive et, après s'être dûment excusé auprès du propriétaire, vous

administre la paire de gifles à laquelle vous avez conquis des droits si légitimes.

Il se peut que votre ami ait été enfermé dans une maison habitée par une famille de gens aimables et rigolos qui ont trouvé la farce drôle, si bien que, de fil en aiguille, il finisse par épouser la fille du propriétaire de l'hôtel, riche comme une zèpeesse et belle comme le jour.

Auquel cas, tout le monde vous est reconnaissant. On vous introduit dans la famille et, pour peu que vous soyez célibataire et que la femme de votre ami ait une sœur, vous épousez cette sœur pour votre compte personnel.

Ceci a l'air d'un conte inventé à plaisir... Il y a cependant quatre personnes au moins en cette bonne ville de Bruxelles qui pourraient vous affirmer que l'histoire est du domaine de la plus parfaite réalité.

MIDDELKERKE-PLAGE

LITTORAL HOTEL — Tél. 49

Premier ordre — Restaurant — Pâtisseries
Ascenseur — Orchestre

Automobiles Voisin

35, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Humour mosan

Un copère cause avec un compagnon de voyage, un namurois, loustic réputé :

- Avez des étants, monsieu ?
- Oh, d'jà on fils.
- Fume-t-i ?
- I n'y a nin co touché one cigarette di s' vie.
- C'est très bin ça. Va-t-i au cabaret ?
- I n'a nin co mettu les pids.
- Mes compliments. Rinterre-t-i taurd ?
- I s' couteche todi après dîner.
- Ah ! mais c'est un garçon admirable. Quén âge a-t-i don ?
- Deux moès...

Chez tous les libraires, *La Flûte de Roseau*, roman, par Léon Souguenet, histoire d'une petite berbère dans le cadre extraordinaire de l'Afrique du Nord.

Les savons de toilette

fabriqués par M. Bertin & Cie, de Paris,
sont les plus exquis

Si vous éprouvez une difficulté quelconque à vous procurer nos produits chez votre fournisseur, adressez-vous à notre Dépôt Général, 13-15-17, rue De Praetere, à Bruxelles. Téléph. 474.93.
Vous recevrez satisfaction immédiatement.

Au marché de Saint-Gilles

C'est l'heure où toutes les braves bourgeoises viennent s'approvisionner, en se réjouissant de réaliser des économies sur les prix de la « verdure » installée près de chez elles.

Une des marchandes de légumes s'efforce d'attirer la clientèle :

« Allons ! Mesdames, Voyez les beaux fruits ! Les meilleurs pour faire des confitures. »

Puis, s'adressant directement à une jeune femme qui passe, hésitante :

« Voulez-vous des framboises, Madame ? Elles sont excellentes... »

Et, sur un ton qui n'admet pas de réplique :

« Les confitures de framboises, ça est succulent, Madame. Et ça donne de si bons renvois !... »

POURQUOI PAS déjeuner le dimanche
au CHATEAU D'ARDENNE ?

Pourquoi Pas ? l'indique comme
le rendez-vous de l'élite

Propos militaires

Le petit travail de fortification terminé et la tranchée achevée, il reste un tas d'environ deux à trois mètres cubes de terres non employées.

ADHEMAR. — Eh bien ! premier sergent, et ça, qu'en faites-vous ?

LE PREMIER SERGENT. — Je ne sais où le mettre, mon major !

ADHEMAR. — Faites un trou et mettez-le dedans !...

Sandeman ne vend que les meilleurs crus

Ah ! qu'en termes galants...

La scène se passe au Café du Centre, place de la Bourse, à la table de bridge des vieux habitués.

Un des partenaires : Mais où donc est allé X ?

Second partenaire : Il est allé là où le Roi va à pied

Le major (grincheux et péremptoire) : D'abord, le Roi n'y va pas à pied ; il y va à selle...

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Le français comme on l'écrit

L'arrêté fixant ouverture de la chasse nous parle de cerfs mâles, de chevreuils mâles, de biches (melle pour quoi pas ?), de coqs faisans, de poules faisanes. Pourquoi ne pas s'exprimer logiquement, simplement. Un cerf, un chevreuil sont toujours du sexe masculin, un faisan est toujours un coq, une faisane une poule.

Pour finir, l'arrêté nous dit que « les cornes du chevreuil mâle doivent être adhérentes et portées d'une façon apparente »...

Il y aurait donc des cornes invisibles ?...

Les Pralines VAL. WEHRLI sont réputées
Sa dernière création "CERISES NOUVELLES"

à l'Eau-de-Vie de Montpellier

Exigez le nom WEHRLI sur chaque Bonbon

Buveur d'encre

Ce directeur provincial des contributions qui, réglementairement, fournit à son personnel tout ce qu'il faut pour la correspondance administrative : papier, enveloppes, plumes et encre, fut intrigué, un beau matin, de constater qu'on se livrait, dans son bureau, à une consommation inusitée d'encre.

Il voulut en avoir le cœur net et se promit de surveiller en personne l'utilisation de son matériel.

Un jour, après le départ des employés, il fit un tour dans les bureaux et eut la surprise de trouver dans l'un d'eux le commis X... qui, se croyant seul, était en train de boire au goulot le contenu de tous les encriers.

- Malheureux, que faites-vous là ?
- Moi ? je... je bois, balbutia l'autre.
- Ce n'est pourtant pas de l'alcool !!!

L'employé fut tellement troublé qu'il fit une réponse saugrenue et proprement incompréhensible.

— Pardon, Monsieur le directeur, pardon... Je vais vous expliquer : c'est demain la fête de ma jeune femme et je voulais lui offrir un porte-plume réservoir.

Comprenez qui pourra.

PILSEN MOUSEL.

Bière de luxe,

En fûts et en bouteilles.

Téléphone : Bruxelles 486.06

Teinturerie De Geest 39-41, rue de l'Hôpital :-
Envoi soigné en province - Tel. 269.79

Chez madame Trois-Étoiles

Au salon, après-dîner. On va chanter.
« Est-ce que la jeune fille qui s'approche du piano chante avec sentiment ?

— Pas même avec un sentiment de compassion pour autrui ; sans cela, elle retournerait tout de suite à sa place.



Ceux qui "l" ont

Au Conseil provincial, ce conseiller, docteur en médecine, s'était longuement étendu sur la question redoutable du péril vénérien ; il avait particulièrement insisté sur l'énorme expansion de la syphilis dans la société moderne et cité le pourcentage formidable de gens qui « l' » ont ou « l' » ont eue, par rapport aux gens que ne « l' » ont pas ou ne « l' » ont pas.

Après la séance, et tandis que, en compagnie de deux autres conseillers provinciaux, il se rafraîchissait au café voisin, le premier de ceux-ci dit :

— C'est à croire que les gens les moins soupçonnés sont soupçonnables.

— Ils le sont, répondit le médecin : s'ils ne « l' » ont pas acquise par eux-mêmes, ils « l' » ont bien souvent par hérédité.

— Je crois que vous exagérez, dit le premier conseiller, et il s'en fut, laissant là ses deux compagnons.

Quand il eut disparu, le deuxième conseiller dit au docteur, timidement :

— Est-ce que l'amî qui vient de nous quitter... ?

- Il « l' » a, dit le médecin.
- Acquisition personnelle ?
- Ou héritage, je ne sais pas, mais il « l' » a.
- C'est effrayant.

Le médecin se mit à rire.

— Mais presque tout le monde « l' » a, mon cher collègue ; ainsi, moi qui vous parle...

- ... Vous l'avez ?
- Je « l' » ai.
- Acquisition personnelle ?

Le médecin prit un air grave, presque offensé :

— J'ai trop le respect de la mémoire de mon père pour dire cela, fit-il : je « l' » ai contractée moi-même.

SPIDOLEINE

L'huile idéale pour Automobile.

Le français à l'Exposition

de la Coopération à Gand

Gand est actuellement le siège de la première exposition internationale de la Coopération des Œuvres sociales.

Le traducteur chargé de mettre en français les légendes des différents graphiques destinés à nous renseigner sur le développement du mouvement coopératif international, ne paraît pas des plus versés dans la connaissance de la langue de Voltaire et d'A. France.

La section italienne parle d'un Comité directif et d'un Conseiller délégué des colonies ouvrières.

La Congrégation de Charité de Venise expose un exemplaire de grillage pour fenêtre en fer.

Le chômage ; la lutte contre lui ! placarde la Tchéco-Slovaquie.

S'agit-il de nous renseigner sur la production du sucre dans ce pays, né de la guerre, et actuellement en plein essor, le graphique porte : *Sucre : production. Ce qui tombe sur l'habitant.* (Traduisez : consommation par tête.)

Ici, une sorte de cité ouvrière : *Construction d'habitations pour mineurs des ressources d'un fond à bâtir.*

Et là : *Habitations érigées par l'Etat d'un emprunt avec lots.*

Enfin, voici une magnifique affiche, aux couleurs éclatantes. Deux maisons, de dimensions différentes, représentent l'importance du mouvement coopératif chez les ouvriers constructeurs et les ouvriers agricoles. Les consommateurs sont symbolisés par une paysanne planteuse. Et la légende explique : *Les formes coopératives de ses membres.*

Ne pourrait-on pas annexer à l'Exposition un bureau « corporatif » de traductions ?

MATHIS La voiture utilitaire
La plus avantageuse

Tattersall Automobile, 8, Av. Livingstone, Brux., tél : 349.89

Les surprises du change ou l'Anglais mystifié

Un gentleman d'outre-Manche flâne sur le marché aux légumes, à Ostende :

Avisant six belles pêches, délicatement couchées sur un lit ouaté, il demande au marchand :

- How much ?
- Sept francs.
- No, trop cher ! répond sèchement l'Anglais.

Le tenancier de l'échoppe se récrie et, dans son patois savoureux, adresse à son client *in spe* des considérations plus ou moins acerbes sur la ladrerie bien connue de l'Anglais en voyage.

Tout à coup, il se ravise :

— Tenez, pour deux shillings vous pouvez les avoir.

— Aoh ! deux shillings ? Alors, je prends.

Et le fils d'Albion emporte triomphalement son acquisition, après avoir payé... deux francs de plus que le prix primitivement réclamé par le rusé Ostendais.

Dommage qu'à la Conférence de Londres, l'Anglais ne s'est pas laissé rouler aussi facilement.

Champagne BOLLINGER

PREMIER GRAND VIN

Examens

La période des examens se termine.

On nous en conte de bonnes, entre autres celle-ci, qu'on place à l'Université de Bruxelles.

Un professeur interroge un étudiant en médecine. Il lui indique un cas désespéré et lui demande :

— Si ce cas se présentait, par hasard, que feriez-vous ?

L'étudiant, après avoir interrogé le plafond d'un air embarrassé, est pris d'une inspiration subite et s'écrie :

— J'irais vous chercher !

???

Celle-ci se situe à l'Institut agricole de Gembloux :

— Parlez-nous de la taille des arbres.

L'élève, après un bon moment de réflexion :

— La taille des arbres est très variable. Elle dépend de l'époque à laquelle on les a plantés...

???

Un examinateur du jury de candidature en philosophie et lettres interroge un candidat :

— Monsieur, qu'est-ce que le quietisme ?

L'ÉLÈVE. — ??? ? ?

LE PROFESSEUR. — Voyons, jeune homme, réfléchissez : consultez l'étymologie ; quies, repos...

L'ÉLÈVE. — J'y suis, Monsieur : c'est la question du repos hebdomadaire...

Th. PHLUPS

CARRÉ SERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE : :

123, rue Sans-Souci, Brux. — Tél. : 1338,07

Mots historiques

Dans une voiture du tram, à Liège.

Un homme de deux mètres de haut entre, accompagné d'un ami de 1^m55.

LE PETIT. — Courbe-toi, fier Sicambre !

On approche d'un arrêt facultatif. Il s'agit de sauter ; le petit s'efforce, sans y arriver, d'atteindre la courroie qui actionne le timbre :

LE GRAND. — Cambre-toi, fier si court !...

TERVUEREN PARC - RESTAURANT SEVIN

Maison de 1^{er} ordre. — Cuisine et cave réputées

Situation unique. Clientèle d'élite. Tél. : Terv. 3.

Le poète voleur

On vient de condamner, quelque part en Indo-Chine, un jeune poète, d'ailleurs peu connu, André Malraux, qui avait volé pour un million de statues Khmer dans un des temples d'Angkor. Là-dessus, le monde littéraire s'indigne : « Qui se soucie réellement de la conservation, dans leur pays d'origine, de ces œuvres d'art, s'écrie M. André-Ber-

ton, dans les *Nouvelles Littéraires* ? Je ne veux pas le savoir ; mais je ne puis penser sans émotion que, de fait de ce larcin sans importance, André Malraux, condamné par le tribunal de Phnom-Penh à trois ans de prison sans sursis, va se trouver empêché de servir l'art de notre temps, en France, de réaliser, qui sait, une œuvre plus haute que celle qu'il a menacée. »

Cela revient à dire que tout est permis aux poètes. Soit mais à qui sera réservé le droit de dire : « Je suis poète ». Voyez-vous un de nos juges correctionnels chargé de décider si un délinquant a assez de talent pour mériter toutes les indulgences ?



Encore des vers olorimes

Quand il n'y en a plus, il y en a encore :

Rat, belette, lapin, éléphant, asticot.

Rabelais te l'a peint, elle est fantastique, oh !

O, fragiles Hébreux, allez Rebecca tombe.

Offre à Gilles, zèbre, ouais à l'Erèbe hécatombe.

CONFORT	BORDS DE LA MEUSE	Cuisine soignée
LA POTINIÈRE		
DAVE-NORD, HOTEL-RESTAURANT		
Cures d'air et de Mumm Cordon Rouge		

Mot d'enfant

C'était en 1914. La guerre venait d'éclater. Le bonnet de Mme Sch... en réveillant le petit Pierre (3 ans), lui dit :

— Pierrot, la guerre vient d'éclater...

Et l'enfant de se retourner dans son lit en disant :

— Louise, ce qu'elle devait être grosse !

On doute

En entrant dans la gare centrale d'Anvers, on lit :

Duven = Pousséz

Trekksn = Tirez

???

Au ministère de la Défense Nationale, on lit :

Pousséz = Duwt

Tirez = Trekt

???

Nous avons connu un café où on lisait :

Dames : Tirez

Hommes : Pousséz

C'était plus clair !

Les manuscrits et dessins non insérés ne sont pas retournés. En raison de la crise du papier, ils sont vendus séparément.

"Pourquoi Pas?" à Londres

Autour de la Conférence

Est-il trop tard pour parler encore d'elle? Non, sans doute. Après une longue agonie, elle est morte en beauté. Et, avant de disparaître, elle a donné à l'Europe un testament inoubliable: les modalités d'application du plan Dawes. On en recausera souvent et, surtout, dans quelques années, quand les Allemands en auront organisé scientifiquement le sabotage.

???

Les derniers jours de la Conférence furent tragiques. On eut bien que tout allait craquer. Par extraordinaire, M. Herriot tint bon sur la question du délai de l'évacuation militaire de la Ruhr. Les Allemands s'inclinèrent. Ils s'inclinent toujours quand on ne leur cède pas.

???

Il fallait donner satisfaction à l'opinion publique allemande comme à l'opinion publique française. M. Stresemann le faisait remarquer au président du Conseil français.

— Oui, répondit M. Herriot. Mais vous avez de la chance. Vous n'avez qu'un seul Reichstag à contenter. Moi, j'en ai deux!

???

C'est encore de lui, ce mot:

— C'est entendu, je suis adversaire de la Ruhr. Et je m'en félicite. Je veux m'en aller! Mais ce que je ne veux pas, c'est en L... le camp avec un coup de pied au... derrière.

???

M. Theunis, quand il se trouvait dans la rue, avec M. Herriot, était très embarrassé. Le chef du gouvernement français, très agité, parlait haut et gesticulait beaucoup. Aussi se faisait-il remarquer.

— On a dit que j'étais un impulsif et un homme vil, confiait M. Theunis à son ami. Ce n'est pas vrai. Après avoir eu auprès de moi M. Devèze, à Bruxelles, et M. Herriot, à Londres, je me suis aperçu que j'étais, au contraire, extrêmement calme...

Un jour, M. Marx vint rendre visite à M. Theunis. Au moment de s'en aller, le chancelier du Reich ne trouva plus le chauffeur de son automobile. L'homme, las d'attendre, était allé boire un verre.

M. Marx était pressé. On mit à sa disposition une des voitures de notre délégation. Mais, sur le capot de l'auto, flottait un petit drapeau belge.

Et l'agent de la sûreté britannique, qui montait la garde à la porte de l'hôtel, fut bien embarrassé. Devait-il laisser le drapeau?

— Je me suis demandé, dit-il ensuite, ce que je devais faire. L'emblème était-il un affront pour l'Allemand, ou la présence de celui-ci était-elle un affront pour le drapeau?

Finalement, M. Marx voyagea sous l'égide de nos trois couleurs...

???

Quelqu'un demandait au baron Moncheur, notre ambassadeur à Londres, ce qu'il pensait de la situation.

— Euh! euh! répondit le baron Moncheur en souriant.

M. van Zuylen, un des experts belges, homme sombre, taciturne, mais distingué, racontait:

— J'ai quelques petites réparations à faire à mes fermes, en Belgique. Il me faut, pour cela, deux cent mille tuiles...

— On ne l'appela plus, dès lors, que « l'homme aux deux cent mille tuiles ».

???

Parmi les journalistes de la Conférence, un d'eux, Roumain, était M. Fermo, le frère, paraît-il, du directeur du Cirque de Bruxelles. Il voulait capturer M. Snowden, le plus mal embouché de tous les ministres anglais, et l'enfermer dans une cage de fer, pour tâcher de l'appivoiser.

???

C'est de ce ministre mal embouché qu'un homme d'Etat disait:

— Il a une bouche qui appelle le papier...

???

De Gerotwolth, le correspondant diplomatique du *Daily Telegraph*, cette opinion:

— Dans presque tous les pays, les partis se composent d'oiseaux sans tête. Et presque partout, les chefs sont des têtes sans oiseaux.

???

Un brave garçon, ce Calonne, que le *XX^{ème} Siècle* avait dépêché à Londres. On le blagua beaucoup, mais, peut-être, y avait-il, au fond de tout cela, un peu de jalousie confraternelle. Il était étonnant d'activité, tutoyait tout le monde et, dix minutes après son arrivée à Londres, frappait déjà sur le ventre de tous les experts. C'est tout juste s'il ne disait pas « mon vieux » aux ministres. N'importe: il a fait du bon travail.

???

Les autres aussi, d'ailleurs. Mais sans enthousiasme. Ce fut, en somme, une conférence assommante. Aussi, chacun s'empressa-t-il de retraverser la mer dès que le protocole fut paraphé, l'accord conclu et la paix européenne rétablie définitivement.

Ce qui veut dire pour quelque temps.

Le Calvaire de la Bronchite, à Èvere, a vécu.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. l'échevin Coelst la lettre suivante, qui fait droit à une réclamation que nos lecteurs connaissent et qui termine par une victoire — ou, mieux, par une super-victoire — la campagne que *Pourquoi Pas?* avait entreprise au nom de la santé précieuse de ses concitoyens.

Merci, en leur lieu et place, à M. Coelst.

C'est un plaisir d'avoir à convaincre un homme de bonne volonté: chacun applaudira à sa conversion et joindra ses félicitations aux nôtres.

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Allumez les lampions!

Dans l'affaire du cimetière, vous aviez, tout en ayant raison, tout de même un peu tort, avec votre système de portes, qui n'aurait résolu le problème que de manière imparfaite et uniquement pour la vingtaine de visites annuelles au dépôt provisoire.

Vous feriez sagement d'en convenir.

J'avais tort, tout en ayant un peu raison, de vouloir obliger les gens à renoncer à des gestes rituels.

Vous voyez: je suis en aveux.

Il restait un troisième moyen.

Jusqu'à présent, l'accès du cimetière d'Èvere était interdit aux voitures. Désormais, elles pourront pénétrer dans l'enclos. Et voilà!

Tres simple, mais il fallait y songer.

Votre insistance m'y contraint.

Je vous rends grâce, avec toute la joie que j'éprouve — et que j'espère partagée — de voir se terminer ainsi en beauté votre fanthre revendication.

Croyez-moi, cher « Pourquoi Pas? », votre toujours dévoué

Coelst.

DEVOIRS DE VACANCES

Pourquoi Pas ? a demandé à quelques hommes notoires : « Qu'est-ce qui vous a le plus frappé pendant vos vacances ?... » Déjà, il a publié plusieurs réponses, à divers titres intéressantes.

Voici celle que lui adresse son toujours jeune ami Fischer, député de Bruxelles et publiciste impénitent :

Les vacances de Franz Fischer

Mes chers amis,

Ma réponse à votre questionnaire ne sera pas brève et je m'en excuse.

Positivement, je n'ai pas le temps d'être court ; un député n'est jamais aussi occupé que lorsqu'il se trouve en congé.

Puisque mes modestes souvenirs de journaliste affligé de la bougeotte semblent vous intéresser, je n'ai, pour vous satisfaire, qu'à presser le déclic d'une mémoire qui m'apporte la lumière, le contour et le relief des choses une fois vues, avec une effarante précision.

C'est un merveilleux livre d'images que j'ai rapporté de ces trop courtes randonnées. Voulez-vous bien le feuilleter avec moi ?

Voici :

Le valon de la Laitchine, à Lauterbrunnen, quand la fonte des neiges fait gronder les torrents et les chutes.

La conque bleue de Roquebrune, avec, accrochés à la montagne fleurie, les murs roussis des castels qui furent des nids de pirates ;

La drève des Aliscamps, aux portes d'Arles, où, dans l'alignement des cyprès noirs, les tombeaux gallo-romains ouvrent aux amoureux, par les tièdes nuits de Provence, des alcôves de mort pour l'éternel frisson de vie.

Éclat rouge d'Helgoland, dont les brutes du militarisme german avaient fait un promontoire de guerre.

La délicieuse fontaine de Trévie, où ruisselle la fraîcheur, à deux pas de la fontaine du Corso romain.

Les escarpements sauvages du Harz, où la légende a situé le val satanique du Walpurgis.

La colline parfumée de Fiesole, d'où l'on découvre Florence et la coupole aérienne de Sainte-Marie-des-Fleurs.

Les musées du Zucinger, à Dresde, avec les adorables madones de Raphaël et de Murillo.

Le couvent d'Amalfi, dominant la Baie de Volupté, à Sorrente.

Les venelles illuminées de Locarno, où passe la funèbre procession du Vendredi-Saint.

Les quais de Monnikendam, où l'artillerie des neutres bataves accumule ses boulets rouges pour la guerre du florin.

Le torrent de la Hoëgne, qui dégingole des hauteurs désolées de la Fagne, dans le plus ravissant des vallons ardennais.

L'harmonieux et grandiose décor de pierre du Louvre, vu de la Cour du Carrousel...

Collection de cartes postales illustrées, énumération de sites et de paysages que Baedeker, Joanne et Conty ont, par trop, vulgarisés. Soit. Les blasés, qui ont eu le temps et la ressource de pousser plus loin, d'aller interroger le Sphinx ou d'aller flirter avec Mme Chrysanthème, riront de ma naïveté.

Faime et je cultive la candeur qui me permet encore de m'émerveiller au souvenir de ces « déjà-vus », de ces « trop connus » des spectacles de la nature et de l'art magique des hommes, et qui me donne, aux heures grises

de la vie, la joie sans égale de parcourir le domaine débouissant de la mémoire, à l'abri des variations de la douane, des fluctuations désastreuses du change et des coups de fusil des gargottiers.

Je m'en voudrais, cependant, après ces lyriques aveux, de n'être pas ému par ce que vous écrivirent mes collègues ouvriers, disant, avec une amertume mêlée de révolte, que les plus laborieux d'entre les hommes sont précisément ceux-là que l'injustice du sort prive des joies reposantes des vacances.

Ils n'ont pas tort. Ont-ils raison, tout à fait ? Qui, parmi eux, n'a pas, dans un coin de la mémoire, le souvenir d'une équipée de gosse, libéré par les vacances scolaires ou par l'horaire fantaisiste de l'école buissonnière ?

Je me revois, dans la bande piaillante de petits garnements, Poulbots mal torchés et mal peignés, partant à la découverte de la banlieue bruxelloise, comme à la conquête du monde. L'été, le vieux canal de Willebroeck, avec ses chalandes fleurant fort le goudron résumait pour nous les horizons maritimes et les joies balnéaires. Le bassin rond du Parc du Cinquantenaire suffisait à nos exploits de pêcheurs d'épinoches. Le Bois de la Cambre était la forêt vierge, peuplée des lions de Femimore Cooper et de Gustave Aymard. La grotte de ciment des étangs d'Ixelles, c'était la mystérieuse caverne de Fringal ; la chute d'eau de la vallée Josphat, notre Niagara et la butte de Waterloo, un inaccessible Himalaya.

Ah ! le délicieux voyage dans l'âme d'un ketje bruxellois, que pourrait nous décrire un conteur savoureux, épris de folklore, comme mon vieil ami George Garnir !

Il faudra lui en parler, mes chers Moustiquaires. Et ceci excusera, compensera la calamité de cette trop longue missive, dont vous seuls êtes responsables, vous qui avez voulu que les députés bavardent encore à l'heure où les vacances avaient — enfin — réussi à leur imposer le silence.

Croyez-moi, tout de même, votre tout dévoué

Franz Fischer,
député ketje.

Le congé de l'Assomption d'un fonctionnaire en l'an de grâce 1924

Ce haut fonctionnaire des services de nos Chambres parlementaires — ils ont bien le droit, eux aussi, n'est-ce pas, de dire comment ils ont passé tel congé ? — nous écrit :

Je me suis admirablement divertie à l'occasion de mon congé réglementaire de l'Assomption.

Je suis allé, avec ma famille, dans ce village de la Meuse où nous avons l'habitude de prendre nos vacances — c'était la veille de la fête — était Maître et Roi de la vallée. Il enflait des vagues sur la rivière ; dans les ilots et sur les berges, il argentait les saules dont il rebroussait les feuilles ; jusqu'au ras de l'eau, sous la force invisible de son souffle, il courbait les hampes des oseraies, sifflait dans les branches et cassait les rameaux. C'était charmant. Une pluie diluvienne tombait là-dessus et le thermomètre marquait 10 degrés. Dans le courant, herbes et roseaux, arrachés par les eaux, allaient s'agglomérer en paquets autour des flotteurs et entraînaient les nasses.

Les montagnes des rives paraissaient plus petites, comme tassées, écrasées sous le ciel de suite.

A peine fûmes-nous installés dans l'auberge que nous aimons, nous eûmes le loisir de continuer à regarder tomber la pluie : elle ne fouettait plus, elle n'était plus hargneuse, maintenant : elle était grise, interminable, entêtée, froide ; elle noyait la campagne.

Nous ne pâmes, naturellement, ce jour-là, sortir de l'auberge. Nous tambourinâmes longtemps sur les carreaux de vitre des croisées ; puis nous les couvrîmes de buée avec notre haleine pour pouvoir y écrire nos noms avec nos doigts... Ensuite, nous nous arrangâmes, avec deux autres familles, venues l'une de Bruges, l'autre de Valenciennes pour organiser des parties de jeux innocents ; nous conûmes les plaisirs sans péril du bridge et du « oui et non » et les plaisirs sans gloire du chasseur et du nain-jaune. Rangés en cercle autour d'un beau feu de bois qui pétillait gaillardement — ah ! comme nous regrettâmes de ne pouvoir griller des marrons ! — nous échangeâmes des paroles définitives sur les manigances anglo-boches de la Conférence de Londres et nous nous mîmes d'accord pour déplorer le sort de la population bruxelloise, si éprouvée par les cinémas, la super-taze et les hauts parleurs de la T. S. F. Ma femme, ne pouvant se risquer dehors, confia à l'une des servantes de l'hôtelier, une dépêche que cette domestique fut porter au bureau télégraphique de la gare ; ma femme est une personne de sens et de décision : elle pria, par cette dépêche, qu'on lui envoyât, de Bruxelles, les journaux et les galoches rendues indispensables par l'état de la température estivale. Elle fut vivement félicitée par la famille de Valenciennes, dont le chef la proposa en exemple à sa propre épouse. Nous dévorâmes ainsi les heures de l'après-midi.

???

Le soir, nous contemplâmes un crépuscule digne d'un hiver sans neige, un crépuscule laiteux et trempé. La nuit vint tout à fait : de petites lumières, tôt éteintes, signifièrent quelque temps, çà et là, dans le noir, des maisons isolées dans la campagne. On fit des crêpes et les fils de l'hôtelier s'occupèrent, dans un coin, à fourbir l'acier luisant de leurs patins, pour être prêts à tout événement... Une de mes jeunes filles, ayant fureté dans la bibliothèque, avait trouvé un récit de « La Retraite de Russie » ; comme elle a une excellente diction, elle nous en lut, avant coucher, quelques chapitres ; le vent gémissait dans la cheminée et se cognait aux châssis des fenêtres, dont on avait hâtivement calfeutré les jointures avec des bourrelets russes. Nous montâmes enfin dans nos chambres, un peu regaillardis par un grog brûlant, qui, malheureusement, ne nous empêcha pas de grelotter toute la nuit...

???

Le lendemain, quand l'aube se leva sur le jour férié de l'Assomption, la Drache tombait à seau, comme si, dans sa munificence, le Céléste Préposé aux Intempéries, décidé à fêter, sans regarder à la dépense, ce jour agréable au Seigneur, donnait l'eau pour rien. Nous apûmes, au premier déjeuner, que des poussins étaient morts de froid dans la basse-cour et que les eaux de la Meuse, grossies par le déluge nocturne, avaient emporté plusieurs barques vers des parages ignorés. Le baromètre était tellement descendu que la pression menaçait de faire éclater le tube par le bas.

La gaieté générale s'en ressentit un peu.

Vers onze heures, toutes les jeunes filles, désolées de ne pouvoir décidément sortir leurs chaires toilettes, se mirent à pleurer à petit bruit. La maman brugeoise, qui a dans ses veines du sang de « Schild en vriend », perdit

patience et envoya une tarte à sa postérité, qui, dès lors, hurla... Le convoi mortuaire d'un notable du village passa sous les fenêtres de l'auberge ; on fit marcher un phonographe, qui nasilla la grande valse de la « Veuve joyeuse ». Puis, il y eut des présages, comme dans les pièces de Maeterlinck : un orgue de Barbarie joua du Mascagni ; on entendit dans le mur le bruit d'une échelle double ; un nuage épais parut, qui avait la forme et la couleur de la barbe noire du suisse de Sainte-Gudule ; une goutte de pétrole tomba de la suspension sur le journal que je lisais ; ma femme, qui s'était assoupie, rêva d'une personne rousse donnant à manger à des comaris, ce qui — vous êtes trop Bruxelles pour l'ignorer — est presque aussi mauvais que de rêver de chats...

L'après-midi fut bien morne ; on se regardait avec de tristes sourires. Deux fois, la vigie cria : « Soleil ! » et tout l'équipage courut sur le seuil. Mais on n'aperçut qu'un astre jaune et bouffi, agonisant sur un oreiller de nuages... On entra dans la salle à manger ; la rafale continua à faire rage... Il pleuvait toujours. Longtemps on parla bas... puis on ne parla plus... on songeait à part soi aux étés révolus, aux étés d'autrefois, aux derniers étés qu'avait réjouis le vrai soleil.

???

Nous sommes rentrés par l'avant-dernier train, l'âme en deuil, ayant connu le fond de la détresse saisonnière, ayant épuisé jusqu'à la lie la coupe des vacances funèbres, Nous n'avions foulé la terre mosane que de la gare à l'auberge et de l'auberge à la gare. Les riverains attendent les premières neiges pour le 20 courant et pensent que, vers le début de septembre, la Meuse sera prise par les glaces.

Veillez agréer, mon cher « Pourquoi Pas ? », l'assurance de mes sentiments froidement désolés, mais cordialement dévoués tout de même.

X. Y.

LE MANTEAUX
SALF
EN-LODEN SALF

IMPERMEABLES A L'EAU
PERMEABLES A L'AIR
DOUBLES LÈGERS CHAUDS
COUPE ÉLEGANTE
FIN GRAND TRAVAIL

Sur la Hille,
Le Voyage,
Le Sport,
Boulevard,
Jockey

Essayer un Salf !!
Monsieur.

DEMANDEZ-NOUS CATALOGUES, ÉCHANTILLONS
ET LISTE DES CONCESSIONNAIRES
Sûd Anno des Etablissements "SPERES"
33, QUAI DE MARIEMONT, BRUXELLES



Soutenez notre devise nationale en vous assurant à une
COMPAGNIE BELGE

La "Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier"

Société anonyme belge au capital de 10.000.000 francs
vous enverra, à votre demande, ses tarifs les plus modernes.

AVENUE DES ARTS, 24, BRUXELLES (Propriété de la Société)

Le plus vieux lecteur du Pourquoi Pas ?

Notre censeur *La Gazette* est, depuis quelque temps, assailli par des lecteurs qui font valoir leurs droits au titre-record : « le plus vieux lecteur de la Gazette ».

Il n'y a pas à dire : comme l'asthme, l'abonnement à certains bons journaux confère un brevet de longévité ! Nous ne pouvons pas pénétrer dans notre salle de rédaction sans trouver les couloirs emplis d'un tas de vieillards des deux sexes, aux visages honnêtes, aux vêtements modestes et bien brossés, qui, tous et chacun, nous conjurent de les croire le plus vieux lecteur de *Pourquoi Pas ?*

— Ah ! Monsieur, nous a dit, ce matin même, un nonagénaire de la plus belle eau, je me souviendrai éternellement du jour où parut le premier numéro de votre belle publication. Je venais d'atteindre ma soixante-seizième année ; j'étais vaillant, plein d'espoir, de courage et j'entrepris, d'un pas encore allègre, de parcourir cet exemplaire. Depuis ce jour, je n'ai pas manqué une seule semaine d'accomplir le même trajet. Vous voyez, Monsieur, ce que quatorze ans de lecture de votre journal ont fait de moi !

Au fait, quand on le regardait de plus près, ce n'était plus qu'un débris humain qui faisait peine à voir ; la lippe était pendante, l'œil atone, la bouche amère...

Un de ses voisins nous parla ainsi, tandis qu'une personne charitable emmenait le nonagénaire :

— Je ne sais pas si le compétiteur qui s'en va là est le plus abîmé de vos lecteurs ; avouez, en tous cas, que je ne lui suis pas, Monsieur, notablement inférieur. Trois ans de *Pourquoi Pas ?* ont suffi — ça se passait vers les débuts de 1917 — pour me flanquer une de ces gagaïtes aiguës auxquelles un homme, si bien doué soit-il par la nature, ne résiste pas. Quelquefois — mais de plus en plus rarement — j'ai quelques minutes de lucidité ; comme en ce moment, par exemple. Mais n'allez pas vous y tromper, Monsieur, et me mal juger : ce n'est pas au nom d'un demi-ramollissement que je réclame le titre de champion macrobite du *Pourquoi Pas ?*, c'est au nom d'un ramollissement reconnu, parfaitement conditionné, cer-

tifié par des membres de plusieurs académies savantes avec, comme pièce à l'appui, un schéma, photographié aux rayons X, de mes lobes sous-cervicaux du troisième degré jumulé.

Nous nous inclinâmes et nous allions poursuivre rapidement notre chemin, dans la crainte que n'expirât brusquement, nous présents, le court délai de lucidité que la maladie laisse à ce client, lorsque nous fûmes abordés par un troisième vieillard, si vieux et si caduc, celui-ci, que, comme il avait, pour nous saluer, levé le bras audessus du « point mort », il dut commencer par requérir notre assistance pour rabaisser le long de son corps ce membre ankylosé par les ans.

— Le recordman, Monsieur, déclara-t-il, c'est moi. Jamais, je le dis avec une légitime fierté personnelle et à votre perpétuelle louange, jamais journal, depuis que Gutenberg a inventé l'imprimerie, n'est parvenu à mettre un lecteur dans l'état de liquéfaction où je suis ! Merci, cher Moustiquaire : Dieu vous le rende !

Nous esquissâmes un vague geste de protestation polie ; mais, déjà, il reprenait :

— Mon cas est assurément unique dans la catégorie des lecteurs de feuilles publiques : il y a trente ans, Monsieur, tel que vous me voyez, j'étais retombé en enfance ; j'en étais ressorti vers ma quatre-vingt-neuvième année ; il m'a suffi de lire votre journal depuis 1910 pour, dès 1912, retomber en enfance une seconde fois ! Quelle est la feuille, quotidienne ou hebdomadaire, qui puisse se vanter, je vous le demande, de réserver de pareils avantages à ses abonnés ?

Nous broubelâmes notre gratitude et notre admiration dans un sourire. Et nous jetâmes, par la fenêtre de ce couloir du premier étage, un regard dans la cour : elle était pleine de petites voitures, attelées de chiens ou poussées par des infirmières, contenant chacune quelque bonne vieille personne, visiblement idiote ou requérant la cuiller.

Même comme, enfin, nous mettions la clef dans la serrure de notre porte, nous vîmes s'amener deux lecteurs à la fois sur une civière. Le plus avancé des deux était moribond. Il expira dès qu'il fut entré, battant ainsi définitivement tous les records.

Triomphons froidement : cette fin fait honneur à *Pourquoi Pas ?* et en bouche un coin à la *Gazette* !

Durbuy Ardennes belges

HOTEL ALBERT

premier ordre, ouvert toute l'année

Heyst s/Mer

DIGUE

HOTEL DES FAMILLES

Propriétaire : A. DE FONSEUR

Restaurant
PREMIER ORDRE

Pension
Pâtisserie

TELEPHONE : 50



CHAPITRE VII

De quelques grands principes

On vous aura inculqué, Prince, de grands principes, qui sont indispensables aux discours que vous prononcerez. Sur tous les murs officiels d'un grand pays voisin, vous pouvez lire une devise que, d'ailleurs, le temps efface de plus en plus : Liberté, Egalité, Fraternité. Les peuples se sont fait tuer, sinon pour l'idée que représente cette devise, au moins pour cette devise elle-même. Le peuple a besoin de mots et de grands mots, parce qu'il est un idéaliste. L'idéaliste est un monsieur qui vénère les mots et croit qu'il y a quelque chose à l'intérieur. On raconte qu'à la fin de la Commune, quand, déjà, les Versaillais étaient dans Paris et exerçaient de dures représailles, des communards qui avaient la foi tenaient une réunion suprême. Un apôtre parlait, cheveux au vent, verbe abondant et gestes grandioses. Il disait, que, pourtant, il ne fallait jamais désespérer. Il était prêt, lui, à verser tout son sang. Il était convaincu que son auditoire saurait mourir et, dans une envolée suprême, il s'écriait, à la fin d'une période pompeuse et enflammée : « Citoyens, ce qu'il faut faire, c'est la synthèse ! ». Il disait cela avec une telle âme, une telle magnifique ardeur que l'auditoire, transporté, se leva et cria : « Vive la synthèse ! ». « Mourons pour la synthèse ! » Il en avait dit assez ; on n'attendait plus rien de lui ; il n'avait plus rien à dire. Le hurraha triomphal domina désormais sa voix et, sans plus attendre, tous sortirent, au cri mille fois répété de « Vive la synthèse ! » Ils se firent tous tuer pour la synthèse.

On peut tout espérer, Prince, de braves gens capables d'un tel héroïsme. Le mot synthèse, pourtant, n'a rien d'exaltant en lui-même et c'est surtout grâce aux gestes, à l'accent d'un apôtre, qu'il eut, ce jour-là, cette redoutable vertu. Les mots liberté, égalité, fraternité possèdent certainement en eux-mêmes plus de chaleur communicative. Cependant, dans le secret de vous-même, vous les regarderez de près, vous les secouerez pour voir ce qu'ils contiennent et vous ne direz pas, car ce serait bien dangereux, le résultat de votre découverte à vos sujets. Regardons, si vous voulez bien, de près, la liberté. On s'est fait tuer fort proprement pour la liberté. C'est pour la liberté, aussi, qu'on a coupé la tête à des rois et à quantité de personnages. Vers le temps de la Révolution Française, la liberté exprimait un idéal sacré. Mourir pour la liberté, c'était un devoir qui s'imposait tout de go à n'importe quel citoyen digne de cette qualité. Or, voyez. Qu'est devenue la liberté ? Il est bien probable qu'au temps des tyrans d'avant la révolution, un paysan, fût-ce le paysan terreux et écrasé, décrit par La Bruyère, était plus libre que, maintenant, le citoyen conscient et organisé, syndiqué, ouvrier d'usine, électeur et même électeur influent et orateur de meetings. Dans sa chaumière enfumée, le paysan d'autrefois échappait au pouvoir central ; pour peu qu'il eût le bon sens de se mettre à distance des grands

de la terre, il les ignorait ; il entendait parler d'eux comme des dieux : à grande distance. Avec la révolution, commençant des devoirs électoraux, civiques, devoirs sacrés, si on veut, mais restrictifs de la liberté. Puis, voici les grandes villes qui se forment. Dans la grande ville, on n'est pas libre ; on l'est de moins en moins. La liberté d'un individu est contrebalancée par la liberté de tous les autres. Dans les très grandes villes, comme Paris, les conditions de l'habitation dans les appartements réduisent les gens à des disciplines de prisonniers. Et vient la civilisation industrielle. Je vous le demande. Que peut être la liberté de l'ouvrier dans une usine, dans une houillère ? Il a beau dire, il a beau faire, cet homme ; du moment qu'il est là et qu'il y travaille pour vivre, il n'est qu'une annexe de la machine.

Pas besoin d'être dans une usine. Le citoyen qui voyage en chemin de fer, abdique sa liberté devant un guichet. Il est traité comme un colis et comme un voleur. On le contrôle, je ne sais combien de fois, comme on contrôle un prisonnier dans sa cellule. Toutes les minutes, on peut lui demander de prouver qu'il est un honnête homme. Ces derniers temps, on inventait des mesures inquisitoriales et fiscales. Le secret des affaires, les secrets de la famille, les secrets auxquels on tenait le plus autrefois, n'existent plus. D'ailleurs, à la ville ou aux champs, c'est la même chose. Armé du téléphone, du télégraphe, des moyens de communication rapide, l'Etat géométrique exerce, à toute heure du jour et de la nuit, son empire sur les malheureux qui sont sous son obédience.

Vous parlerons-nous de la servitude (à côté de la grandeur) militaire ? Imaginez qu'un tyran d'autrefois ait décidé que tous les jeunes gens de son royaume aient cessé de s'appartenir à eux-mêmes pendant un nombre d'années de leur vie et qu'il ait pu disposer de leurs existences pour la réalisation de ses plans ou de ses ambitions. Nous savons bien qu'il ne s'agit plus d'un tyran, mais de la Patrie ; peu importe, dans le fait, et qu'on déteste le tyran, et qu'on vénère la patrie. Consentie ou non, il y a là une servitude qui, jadis, eut paru intolérable. Cependant, presque tout le monde se croit encore libre et quelques braves gens seraient encore disposés à mourir pour une liberté qui n'existe plus. La liberté est démodée. Les nouvelles classes sociales, au fond, n'y tiennent plus. La réglementation partout, l'intervention de l'Etat partout, sont la fin de la liberté.

La question est : Faut-il le dire aux gens ? Faut-il le leur faire remarquer ? Au fond, il n'est peut-être pas très nécessaire que les hommes soient libres et, peut-être, tiennent-ils moins qu'ils ne le croient à être libres. Vous constaterez toujours ceci : c'est qu'un homme, maître de soi, doué de quelque intelligence peut, même dans l'état actuel, se rire de l'Etat, du prince, du fisc, de la maréchaussée et de toutes les barrières officielles. C'est encore un secret qu'il importe de ne pas révéler à tous. Cependant, prince, nous vous recommandons provisoirement, et pour un temps qui peut être encore long, l'usage du mot liberté, dans vos harangues. Il y a encore bien des gens disposés à mourir pour la liberté ; mais il ne faudrait pas leur dire, au nom du ciel, que la liberté elle-même est morte.

Laroche (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire : M. COURTOIS-TACHENY



LA PAGE CINÉMATOGRAPHIQUE DU POURQUOI PAS?

Nos étoiles du Ciné

La santé de Godasse Ferblanc

M. Godasse Ferblanc a failli souffrir, hier, du mal de dents: l'imbécillité des contrôleurs du studio du Cinéma Géant où le grand artiste tourne en ce moment le film mérovingien dont on parle déjà tant et qui s'intitule: « La Sucette d'Oscar », avait laissé pénétrer, dans la pièce où se trouvait le maître, une comparse dont la carie des incisives et l'inflammation du nerf des molaires éclataient à tous les yeux, vu qu'il avait une telle fluxion qu'on eût voulu que, par pudeur, il enfermât sa joue dans un fond de pantalon. M. Godasse Ferblanc est sensible, plus que personne, du côté de la mâchoire: aussi est-ce par miracle — un de ces miracles que le Tout-Puissant opère avec tant de discrétion et plus volontiers qu'on ne croit en faveur des humains marqués du don du génie — que le sublime interprète de la « Main de ma sœur dans la sabretache d'un hussard » et des « Mystères de l'Huile d'Arachide » échappa à la contagion du mal. Le grand artiste a reçu ce matin des milliers de lettres et cartes chargées de félicitations.

Les ministres, ainsi que les membres du corps diplomatique, se sont inscrits sur le registre « ad hoc » déposé chez le concierge de l'Hôtel. M. Godasse Ferblanc nous prie d'être son interprète auprès de tous pour leur dire combien il a été touché — sans en être cependant étonné — de ces témoignages de sympathie et d'admiration.

Pearl White menacée de coliques

Mme Pearl White — qu'il ne faut pas confondre avec Cora Pearl ou avec Mlle Perle d'Amour, ou encore avec Pire-Ouit, le populaire épicier des Marolles — a failli, hier matin, être atteinte de coliques: elle avait cru, en se levant vers 9 heures, à la suite d'un rien d'anormal dans la région du pylore, que, chaque ga y était! Heureusement c'était une fausse alerte et l'artiste en a été quitte pour la peur. Déjà on avait téléphoné au docteur spécialiste de Paris attaché aux intestins de la délicieuse interprète du « Hareng à la Daube » et de « l'Auberge des Enfants de l'Escama » et un train spécial chauffait à la gare du Nord pour amener plus rapidement ce praticien sur les lieux qui auraient pu devenir les lieux de l'accident: vers 11 1/2 heures, à la grande satisfaction de tout le personnel et de la principale intéressée, tout danger avait disparu.

Il ne sera plus publié de bulletin de santé.

Les Coulisses du Cinéma

Le studio de Steenockerzeel, qui réalise les derniers perfectionnements de l'art du cinéma, tournera prochainement: « Cerisette » ou « La jolie fille de Schaerboek ». « Le pont-rail des Soupis », scène hakennoise. « Les drames de la Bourse », par Voronoff (morceau détaché).

« L'enclave de Neder-over-Heembeek (morceau détaché).
« Le Midi bouge » ou « Une révolte au champ de foire », scène bruxelloise.

« Mort aux vaches » ou les « Mystères de l'Abattoir », études de mœurs anderlechtoises.

« Les enfants du Lion Noir » ou le « Dernier des Abencirages » (dramatique).

« Chalux » ou « La Lumière dans les ténèbres de l'Afrique Centrale » (Voyage filmé. — Sensationnel).

« Barcof l'Esquimau » (dix minutes de fou rire).

Dans notre prochaine chronique du Cinéma, nous publierons le scénario de ce film ultra-sensationnel.

Petite Correspondance

Leo Tata. — Vous faites toute une série de confusions. Non, on ne dit pas, d'un spectacle cinématographique qui épate le public, qu'il est *épâtique*; le mot *épâtique*, qui s'écrit hépâtétique, est du domaine de la médecine et s'applique spécialement aux maladies du ventre: vous n'êtes pas, n'est-ce pas, sans avoir entendu parler de coliques hépâtétiques... Quant à l'adjectif *pathétique*, il s'applique aux films sentimentaux et dramatiques; ce mot vient du mot Pathé, le cinéma de ce nom ayant, depuis toujours, la spécialité des films émotionnants.

Lucien E. — C'est une des stars de la cinématographie d'entre-Manche; mais nous n'osions vous affirmer si c'est bien celle qui remplissait le rôle principal dans le fameux film: « Le Sybarite ou la feuille de rose ».

Tiène W. — Comment voulez-vous que, sur le vu d'une simple photo, nous puissions vous dire si vous avez la jambe photogénique? Veuillez passer dans nos bureaux entre 5 et 6 heures.



LES COSTUMES
TOUT FAITS - SUR MESURE
163 - 193 - 245 - 275

New England

4, Place de l'Opéra - 1-2, Rue des Capucines, BRUXELLES
sont merveilleux!!!

Le Mémorial de Gaillon

Le lieutenant Goffin nous écrit de Gand :

Mon cher Pourquoi Pas ?

Je vous ai envoyé les souscriptions des Gaillonnais du 2^e de ligne. Tous insistent sur trois points :

1^o Voir figurer sur le mémorial les noms de tous nos morts ;

2^o Obtenir à tous les Gaillonnais désireux d'assister à la cérémonie un petit congé, quelles que soient les circonstances (instruction des recrues, Ruhr, etc.) ;

3^o Des coupons à prix réduit sur le réseau français, tant pour les officiers que pour leurs familles ; un train spécial de Bruxelles à Gaillon ne serait peut-être pas impossible à organiser.

???

M. R. Centner, 52, chaussée de Theux, Heusy-Verriers, a écrit au colonel Neutra :

Mon colonel,

J'apprends que vous avez bien voulu prendre la présidence du Comité chargé de placer à la caserne de Gaillon, une plaque commémorative en souvenir des camarades, anciens élèves de cette école, tombés au champ d'honneur.

Je m'empresse de vous adresser, ci-joint, en un chèque, ma modeste contribution, avec tous mes meilleurs vœux de bonne réussite.

Je ne doute pas que tous les anciens se feront un devoir et un honneur de répondre à l'appel de « Pourquoi Pas ? » et que, bientôt, cette marque du souvenir honorerà les murs de la vieille bâtisse.

Figurez absolument quels sont les projets, mais si vous décidez d'y envoyer une délégation et d'organiser sur place une manifestation, j'aimerais en être, si les circonstances me le permettent.

Souscription Gaillon

Report des listes précédentes fr. 424.-

De cinq Gaillonnais du 2^e de ligne, à Gand :

Lieutenant Engels	fr. 5.-
Lieutenant Baeten	5.-
Lieutenant Van Driessche	5.-
Lieutenant Tillier	5.-
Lieutenant De Groot	5.-
J. Mechelynck-Masson, avocat à la Cour d'appel, lieutenant de réserve au 1 ^{er} grenadiers, 4 ^e section de Gaillon	5.-
Lieut. Ohlailn, v. g. C.M.I.C., à Dusseldorf. — A la mémoire de mon chef de peloton, le lieutenant Tinant, mort au champ d'honneur	10.-
Captaine commandant Clément, II/I, au nom d'un groupe d'anciens de Gaillon	50.-
E. H. Richard, lieutenant de réserve au 1 ^{er} rég. de carab. De quatre Gaillonnais du 2 ^e de ligne, à Gand :	5.-
Lieutenant Steenput	5.-
Lieutenant Moerman	5.-
Lieutenant Clément	5.-
Lieutenant Sauks	5.-
Lieutenant de réserve Centner, à Heusy-Verriers	100.-
Commandant B. E. M. Dannaels	5.-

Fr. 644.-

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

La Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler au Public qu'un service de voitures automobiles fonctionne de la gare de Paris-Quai d'Orsay à domicile ou vice versa.

Il est donné satisfaction aux commandes dans l'ordre de leur réception et dans les limites des ressources disponibles.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Commun des Chemins de fer Français, 25, boulevard Adolphe Max, à Bruxelles.

La Dame aux Camélias en Belgique

Les journaux sont pleins d'anecdotes sur les deux Dumas et l'on a beaucoup parlé de la Dame aux Camélias. On sait aujourd'hui, d'une façon précise, qui fut la Marguerite Gautier d'Alexandre Dumas fils, la Traviata de Piave et de Verdi, la Marie Duplessis de Jules Janin et des « lions » du boulevard de Gand :

La personne qui m'a servi de modèle pour l'héroïne du roman et du drame « La Dame aux Camélias », écrivait Dumas en décembre 1867, se nommait Alphonsine Plessis, dont elle avait composé le nom plus euphonique et plus relevé de Marie Duplessis. Elle était grande, très mince, noire de cheveux, rose et blanche de visage. Elle avait la tête petite, de longs yeux d'émail comme une Japonaise, mais vifs et fins, les lèvres rouges des cerises, les plus belles dents du monde; on eût dit une figurine de Saxe. En 1844, lorsque je la vis pour la première fois, elle s'épanouissait dans toute son opulence et dans toute sa beauté. Elle mourut en 1847, d'une maladie de poitrine, à l'âge de vingt-trois ans. Elle fut une des dernières et des seules courtisanes qui eurent du cover.

La Dame aux Camélias fit plusieurs voyages en Belgique, voyages au sujet desquels M. Boghaert-Vaché a recueilli de curieux détails qu'il communique à *Pourquoi Pas ?* Il les a trouvés auprès de vieux Bruxellois, aussi dans l'article-préface de Jules Janin : *Mademoiselle Marie Duplessis*, et surtout dans un livre publié à Nonant, la commune natale d'Alphonsine, par M. Romain Vienne — livre devenu rare et que l'on chercherait vainement à la Bibliothèque royale.

Alphonsine Plessis assista, à Bruxelles, aux fêtes qui marquèrent, en 1846, l'inauguration du chemin de fer du Midi, au bal superbe dirigé par Sacré, dans la gare du Nord, et où étaient représentées les familles royales de France et de Belgique :

Dans cette gare, la Belgique avait réuni toutes ses splendeurs : les arbustes de ses serres, les fleurs de ses jardins, les diamants de ses couronnes. Une foule incroyable d'uniformes, de cordons, de diamants et de robes de gaze encombraient cet emplacement d'une fête qu'on ne reverra pas. Au milieu de ce mouvement des peuples, des rois, des princes, des artistes, des forgerons et des grandes coquettes de l'Europe, on vit apparaître, plus pâle et plus blanche que d'habitude, cette charmante personne déjà frappée du mal invisible qui devait la traîner au tombeau.

Elle était entrée dans ce bal malgré son nom et à la faveur de son éblouissante beauté ! Elle attirait tous les regards, elle était suivie de tous les hommages. Un murmure flatterait le salsat sur son passage, et ceux même qui la connaissaient s'inclinaient devant elle. Elle, cependant, toujours aussi calme et retranchée dans son dédain habituel, elle acceptait ces hommages comme si ces hommages lui étaient dus. Elle ne s'étonnait pas, tant s'en faut, de fouler les tapis que la Reine elle-même avait foulés ! Plus d'un prince s'arrêta pour la voir, et ses regards lui firent entendre ce que les femmes comprennent si bien : « Je vous trouve belle et je m'éloigne à regret ! »

Elle donnait le bras, ce soir-là, à un autre étranger, à un nouveau venu, blond comme un Allemand, impassible comme un Anglais, très vêtu, très serré dans son habit, très rôdeur, et qui croyait faire, en ce moment, on le voyait à sa démarche, une de ces hardiesses sans nom que les hommes se reprochent jusqu'à leur dernier jour. L'attitude de cet homme était déplaisante, certes, pour la sensitive qui lui donnait le bras ; elle le sentait avec ce sixième sens qui était en elle, et elle redoublait de hauteur, car son merveilleux instinct lui disait que plus cet homme était étonné de son action, plus elle-même en devait être inouïe, et fouler d'un pied méprisant les remords de ce garçon éfarouché. Peu de gens ont compris ce qu'elle a dû souffrir en ce moment... Tout à coup, notre Parisienne fit la rencontre d'un ami à elle, d'un ami sans prétention, un peintre, qui lui demandait, de temps à autre, un doigt de sa main et un sourire de ses lèvres.

— Ah ! vous voilà, lui dit-elle ; donnez-moi le bras et dansons ! Et quittant le bras officiel de son cavalier, la voilà qui se met à danser la valse à deux temps, qui est la séduction même. Elle dansait à merveille, ni trop vive, ni trop penchée, obéissant à la cadence intérieure autant qu'à la mesure visible, touchant à peine d'un pied léger ce sol élastique, et bondissant et reposée, et les yeux sur les yeux de son danseur.

On fit le cercle autour de l'un et de l'autre, et c'était à qui serait touché par ces beaux cheveux qui suivaient le mouvement de la valse rapide, et c'était à qui frolerait cette robe légère empreinte de ces parfums légers ; et peu à peu, le cercle se rétrécissant, et les autres danseurs s'arrêtant pour les voir, il advint que le grand jeune homme, celui qui l'avait amenée en ce bal, la perdit dans la foule et qu'il voulut en vain retrouver ce bras charmant, auquel il avait prêté le sien avec tant de répugnance. Le bras et la personne et l'artiste, on ne put pas les retrouver.

A Spa, surtout, Alphonsine Piessis fit sensation. Spa, qui fut, pendant vingt ou six ans, sa ville d'eaux préférée. Elle y vint peu de temps après son arrivée à Paris, et quelques mois avant sa mort, elle étonnait encore de sa gaîté nerveuse, de cette « gaîté plus triste que le chagrin », l'allée des Sept-Heures.

Elle expira à Paris le 22 février 1847. Alexandre Dumas était à ce moment absent de la grande ville. Lorsqu'il revint, il apprit, avec la douloureuse nouvelle, que deux hommes seulement avaient suivi le cercueil, et il vengea la pauvre morte par les vers médiocres, mais bien intentionnés, qui se terminent ainsi :

Et bien, soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Méprisant les conseils de ce monde insolent,
Avez, jusques au bout, de la femme connue,
En vous donnant la main mené le convoi blanc ;

Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort.

Un an plus tard, paraissait *La Dame aux Camélias*, ce roman dont le succès fut énorme, et d'où Dumas allait tirer bientôt, « en huit jours, en vertu des audaces et des bonnes chances de la jeunesse », sa première pièce — qui, interdite longtemps par la censure, ne fut jouée qu'après le coup d'Etat, le 2 février 1852, grâce à la puissante intervention de M. de Moray.

Petite correspondance

Tutor. — La version officielle, c'est-à-dire admise par l'enquête, est que cette jeune personne, mal préparée en ce moment à de tendres effusions, avait envoyé à son ami une lettre contenant ce dystique :

Ne venez pas chez moi dormir ;
Rideaux baissés et lèvres closes...

Menipper. — Laissez-nous donc tranquilles, vieux tronc de cône !

Jules G. — Cet à peu près fut commis par un étudiant dans la purée : « Je connais l'Ardeche, sans en avoir l'... air ».

Majors L. T., Schaarbeck. — Nous avons déjà étudié cette idée de concours : il présente des difficultés pratiques presque insurmontables, notamment à raison de l'esprit qui régnait dans la corporation.

Jules Paul. — Merci de votre suggestion ; mais ce n'est pas facile à réaliser...

J. J., Court-Saint-Etienne. — La rubrique « On nous écrit » hospitalise les communications qui nous paraissent intéresser une majorité de lecteurs ; voilà la règle.

J. J. — Ce n'est ni au cardinal Mercier, ni à nous que vous devez faire cette communication ; c'est au parquet.

Emile S. — Merci pour vos deux communications. Mais la seconde, celle relative au *Golf de Gascogne*, s'adresse plutôt à l'administration du journal (guichet de la publicité). Notre administrateur bien-aimé est intraitable sur ce chapitre-là.

Chronique du Sport

Est-il encore utopique de prédire que l'aviation vaincra, dans un avenir plus ou moins lointain, le train et le paquebot pour tous les grands voyages internationaux ?

Jusqu'à présent, cette prédiction n'a été qu'une hypothèse vraisemblable : des raids de pays à pays, des traversées d'océans par la voie aérienne, des voyages autour du monde ont permis à quelques « airmen » audacieux de prouver que lorsqu'il d'agit d'aviation, rien n'est impossible.

Mais voici qu'en Amérique, on est à la veille de réaliser pratiquement un grand projet de liaison internationale qui marquera une étape décisive dans l'histoire des transports aériens commerciaux.

On a beaucoup parlé du chemin de fer pan-américain, mais quand on a voulu le créer et utiliser pour sa mise en exploitation les réseaux existants dans chacun des pays traversés, on s'est aperçu que l'écartement des voies varierait d'un pays à l'autre. Le projet se compliquait donc d'une grave et coûteuse question de matériel.

Alors, naturellement, les Etats-Unis ont entrepris de remplacer le rail par l'hélice. Deux lignes sont projetées : l'une, qui irait de New-York à Buenos-Ayres par les Antilles ; l'autre, qui, toujours de New-York, aboutirait en Colombie britannique et survolerait le Mexique.

Evidemment, ce n'est pas la semaine prochaine, ni même en 1925, que ces lignes entrèrent en exploitation, tout au moins commercialement parlant. Mais vous pouvez être certains que, du moment où les chefs de l'aviation américaine se sont mis en tête de réaliser ce projet, ils aboutiront victorieusement.

???

En Belgique aussi, l'on constate que, petit à petit, l'opinion publique s'intéresse aux transports aériens.

La société belge qui a entrepris la ligne Rotterdam-Bruxelles-Bâle, publie la statistique du mois de juillet. On y lit, entre autres, que sur les vingt-sept jours ouvrables du mois de juillet, le service a été assuré les vingt-sept jours ! et que le nombre de kilos de courrier postal transportés au départ de Bâle pour Bruxelles a atteint, au cours du mois de juillet, le poids total de 1.500 kilos (record !) ; les passagers ayant utilisé la ligne sont au nombre de quatre-vingt-sept, bien que celle-ci n'ait été ouverte aux voyageurs que le 15 juillet.

La SABENA est la première société de transports aériens en Europe à concurrencer le chemin de fer sur de grands parcours en ce qui concerne le courrier postal. Celui-ci n'est, en effet, pas surtaxé au départ de Bâle, tout le courrier postal ordinaire prêt au moment du départ de l'avion lui étant remis. Le gain de temps est considérable : l'avion mettant quatre heures pour atteindre Bruxelles cinq heures pour atteindre Rotterdam.

Le courrier suisse et le courrier italien arrivent à temps utiles à Rotterdam pour être délivrés l'après-midi alors qu'ils ne l'étaient, par la voie ferrée, que le lendemain matin. Le même avantage se constate au départ de Rotterdam, où le courrier à destination de l'Italie (Turin, Gênes et Milan) gagne vingt-quatre heures.

On le voit, l'aviation commerciale est entrée dans une phase décisive.

Victor Bois.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE
DE VENOGÉ

de VENOGÉ & Co
EPERNAY
MAISON FONDÉE EN 1837

Histoires de jésuites et de francs-maçons

Sous ce titre, nous avons donné de l'air, l'autre semaine, à une lettre que nous avait communiquée un ami — après avoir eu soin de dire que nous ne faisons pas nôtres les opinions que cette lettre contenait.

Elle a suscité de vives protestations, auxquelles il est juste que nous donnions de l'air également.

Voici une lettre qui résume assez bien l'avis des protestataires :

Cher « Pourquoi Pas ? »,

Votre ami n'est pas juste et exagère manifestement.

D'abord, la révolte du Midi vinicole, à laquelle il fait allusion, est le résultat de la mévente des vins dans les premières années de ce siècle. Elle se produisit dans des départements qui étaient radicaux-socialistes, et nullement cléricaux.

Quant à la guerre, elle a été provoquée par l'Autriche, oui, mais voulue par l'Allemagne protestante et militaire. Tout le monde sait cela. Trois mois avant la guerre, donc avant l'assassinat de l'archiduc autrichien, l'Allemagne avait appliqué l'impôt de guerre de 25 p. c. sur les comptes-courants de Banque. Est-ce assez clair ?

L'Allemagne impériale était-elle l'instrument des Jésuites ? Personne ne l'admettra.

Quant à l'attitude de nos gouvernants d'avant-guerre qui n'aimaient pas la France rationaliste, elle est discutable en effet. Néanmoins, ils avaient fait voter le service personnel en 1912. C'est autrement important que la repeinte de quelques poteaux de chemin de fer stratégique de Tongres à Moreanet n'a pas été fait par les Belges ; il ne faut donc pas se servir de cet argument contre eux.

L'affaire Coppée n'a rien à voir avec tout cela. Si Coppée a eu quelques amabilités pour les Boches, c'est qu'il a voulu sauver ses usines de la destruction !

Quant au cardinal Mercier, rappelez-vous s. v. p. que M. Magnette, Président du « Grand Orient de Belgique », a rendu, en 1919, hommage à son patriotisme !

Votre ami est donc tombé dans une série d'exagérations en affirmant des choses parfois inexactes.

Je pense que vous feriez bien de rétablir la vérité dans vos colonnes.

Un lecteur assidu,

libre de toute attache politique et religieuse.

???

D'autre part, un groupe de lecteurs et de lectrices élève avec vigueur contre les imputations que la lettre adressée à l'adresse du cardinal Mercier et protestent contre cette aberration ou cette goujaterie « dans l'intérêt « non seulement de la vérité, mais encore dans celui de notre publication ».

D'autres lecteurs y voient le factum d'un traître ou d'un esche... ou de Herreboudt.

Nous avons eu soin de déclarer, dans le « chapeau » où nous avons coiffé la lettre en question, que nous n'attribuons aux gens calmes les réflexions qu'elle contenait.

Or, voilà que ce sont des gens excités — et ô combien excités ! — qui nous répondent...

Répétons, pour les apaiser, ce que nous avons dit dès le début : « Nous ne faisons pas nôtres ces réflexions ».

???

Pour clôturer, cette lettre amusante :

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Vous ne faites pas vôtres les réflexions de votre ami le franc-maçon sur le rôle des jésuites dans la guerre. Vous avez raison, car elles sont d'un bon tonneau. Je ne croyais pas qu'il y avait encore des gens capables de répéter sérieusement de pareils romans chez la portière.

Il est vrai que, dans certains milieux catholiques de province, on en raconte d'aussi fortes sur les francs-maçons. « Ne savez-vous pas, dit-on, que Wilson était franc-maçon, que Lloyd George et Nitti sont francs-maçons. La paix de Versailles, la mauvaise paix, est une œuvre maçonnique. Cela n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, car tout le monde sait que le secret de la « maçonnerie, c'est l'abaissement de la France au profit des puissances protestantes » ? »

Ces histoires sont tout aussi vraisemblables que celle que raconte votre correspondant, qui a un jésuite sur le nez. Vous n'êtes pas obligé de les faire vôtres, d'ailleurs.

Un catholique ami de « Pourquoi Pas ? »

Au fait, ces querelles entre jésuites et francs-maçons ne manquent pas de pittoresque : elles nous rajeunissent...

FIAT

livre immédiatement tous ses modèles
4 et 6 cylindres, de 10 à 24 HP en
châssis, torpédos, ou voitures fermées.

L'AUTO-LOCOMOTION

35-45, rue de l'Amazone, BRUXELLES

Téléphones : 448.20 — 448.29 — 478.61

Ateliers de réparations

avec outillage ultra-moderne

87, rue du Page, 87

BRUXELLES — Tél. 430.37

COGNAC HENNESSY

Garanti: PURE EAU DE VIE
de COGNAC
Expédié avec
l'Acquit Régional Cognac.



de loin du Pion

De *L'Echo du Soir* (Verviers) 14 août :

Un auto Beari, conduit par M. G..., de Huy, accrocha Mme X..., âgée de 24 ans, qui conduisait un vélo le long du trottoir. La dame fut renversée et la roue arrière de la voiture lui passa sur la jambe. La victime, quoique sérieusement atteinte, ne portait aucune luxure.

Ceci n'a rien d'étonnant, car enfin, ce n'est pas au moment où l'on est écrasé que l'on pense à la bagatelle...

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 275.000 volumes en lecture. Abonnements : 20 francs par an ou 4 francs par mois. — Catalogues français : 6 francs.

Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix.

???

Du *Journal*, de Paris, 15 août :

Liège, 17 août. — Le banquet de Liège cherche à établir l'identité d'un homme qui s'est suicidé à l'Hôtel de l'Union...

Quelle drôle d'occupation pour les convives d'un banquet.

???

De la *Meuse*, 12 août 1924 :

Un service aérien Londres-Constantinople va être inauguré incessamment. La distance qui sépare les deux villes est de 1.500 mètres...

Nous savions bien que cette sacrée guerre a complètement modifiée la géographie de l'Europe, mais nous ignorions que c'était à ce point-là !

???

Du *Matin* de Paris, 16 août 1924, ce titre :

LE SCANDALE D'AGEN

Les quatre petits Galoup ne sont pas les enfants de leur mère

Voilà qui va dérouter toutes les idées jusqu'ici reçues sur la natalité et la filiation...

???

Du *Courrier du Soir* (Verviers), 14 août 1924 :

CABINET D'OPTIQUE

— C. Lahaye, opticien —

Exécution immédiate et parfaite de MM. les Oculistes
Et nous qui pensions, qu'en fait, la peine de mort était supprimée en Belgique !...

???

PIANOS ALB. HUYGHE

EXPOSES } 33, Avenue des Arts,
Bruxelles

???

L'Horizon a une chronique mondaine. On y lit (16 août) :
S. A. R. le Prince Charles de Belgique, comte de Flandre, venant de Suisse, est à Ostende au Chalet royal.

Comment, diable ! le correspondant de *L'Horizon* a-t-il pu prendre la princesse Marie-José pour le prince Charles ? Il y a, tout de même, une petite différence !

???

Du *XI^e Siècle*, 15 courant :

EXPLOITS DE BANDITS EN EGYPTÉ. — ... Une automobile a été attaquée par des gens venus de Transjordanie. Un civil français a été tué, un gendarme syrien, venu à son secours, a également été tué. Son état est très grave.

Nous allons le dire.



Un lecteur nous écrit :

Très bien, tout ce que dit « Pourquoi Pas ? » au sujet de l'inauguration du monument du Havre. Mais comment diable pouvait faire la cuisinière de M. C. de W. pour venir de Honfleur au marché du Havre en automobile... à moins de passer par le bac de Caudebec, ce qui aurait mis le dîner bien en retard !

Voilà, en effet, une curieuse énigme qui s'ajoute à la collection, déjà si fournie, des « mystères du Havre ».

???

Du critique musical de la *Libre Belgique*, 12 août, propos des concours de l'Institut des hautes études musicales et dramatiques d'Ixelles :

Les beaux résultats qui ont été décernés aux élèves sont une nouvelle garantie, etc.

Comment ça se décerne-t-il, des résultats ?

Pianos et Auto-pianos de Fabrication Belge

LUCIEN OOR

25-26, BOULEVARD BOTANIQUE, BRUXELLES

Seule maison belge fabricant elle-même les mécanismes d'AUTO-PIANOS
Spécialité de transformation d'anciens appareils en 88 notes.

Téléphone : 120,77

Plus loin :

Mlle Marguerite Coenen, en un répertoire de vingt morceaux jalonnant toute l'histoire du clavier, fit passer dans le public aussi bien que dans le jury la sensation d'un talent arrivé déjà à un beau degré de maturité, et qui, sûr de lui-même, donna la promesse de marcher résolument à la rapide conquête d'un art d'interprétation très achevé et profondément émouvant.

Ce n'est plus du français; c'est du pahouin flamboyant !

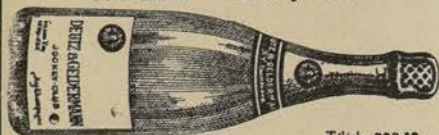
???

Dans la *Libre Belgique* du 12 août, légende d'une gravure représentant le prince Léopold félicitant des sœurs de charité :

La supérieure vient de lui déclarer : « Les fillettes que vous avez entendues chanter, eh bien, nous en ferons de vraies belges ! »

Ce sont donc actuellement de fausses belges, ces fillettes?

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^o successeurs Ay. MARNE
Gold Lack — Jockey Club



Téléph. 332.10

Agents généraux : Juts & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.

On écrit au Pion à propos de la lettre d'un mécontent :

Chers Moustiquaires,

Ne prenez pas de mauvaise part la lettre de M. Pol Moss. Miserere.

Il dit que les affiches « renseignement »... Moi je dirais « mentionnement »... et puis, il y a une grosse faute dans le texte flamand : Voorbijganger begunstig » (et non : begunstigt), sans compter les autres prouesses de traduction.

???

Chez tous les libraires, *La Flûte de Roseau*, roman, par Léon Souguenet, histoire d'une petite herbère dans le cadre extraordinaire de l'Afrique du Nord.

???

De la Nation Belge :

Un ouragan est passé sur New-York faisant des victimes dévastant le pays. — Chicago, 9 août — Au cours des ourgans qui ont dévasté la région de Chicago, douze personnes ont été tuées. Un grand nombre ont été blessées. Les dégâts aux récoltes et aux bâtiments sont évalués à plus de deux millions de dollars.

Est-ce qu'on se figure à la *Nation Belge* que Chicago est à New-York comme Schaerbeek est à Bruxelles ?

???

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

37, 39, 41, 43, 45, 47, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères
Bains divers — Bowling — Dancing

Excursions dans les Vosges par auto-cars
de Belfort au Ballon d'Alsace et à Gérardmer
par la Route des Crêtes et le Hohneck

SAISON D'ETE 1924 (1^{er} juillet-14 septembre)

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est organise, pour la saison d'été, les services d'auto-cars désignés ci-après par mettant de visiter une des parties les plus pittoresques de Vosges.

Circuit A. — Belfort-Gérardmer-Belfort

via le Ballon d'Alsace, Bussang, Wesserling, la Route des Crêtes, le Hohneck, la Schlucht, Gérardmer, la Bresse, Cornimont, le Thillot, Saint-Maurice.

Départs les dimanches, mardis, jeudis et samedis jusqu'au 14 septembre inclus.

Circuit B. — Belfort-Ballon d'Alsace-Belfort

via Giromagny, le Ballon d'Alsace, Sewen, Massevaux.

Départ tous les jours jusqu'au 14 septembre inclus.

Ces circuits prolongent :

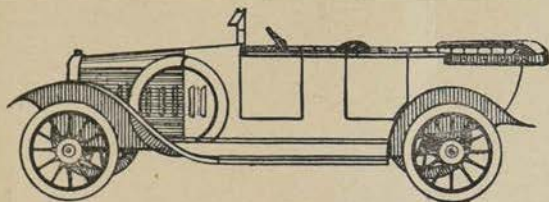
A Belfort, les services automobiles des Chemins de fer P.-L.-M. « Route des Alpes et du Jura ».

Au Ballon d'Alsace, les services automobiles des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine « Mulhouse, Route des Vosges ».

A Gérardmer ou à la Schlucht, les circuits automobile « Vittel » ou « Contrexéville à Colmar ».

Pour tous renseignements, s'adresse : au Bureau Communs des Chemins de fer français, 26, boulevard Adolphe-Max, à Bruxelles, ou à Paris : à la gare de l'Est (Bureau des renseignements), au Service commercial des Chemins de fer de l'Est 13, rue d'Alsace; aux gares de Belfort et de Gérardmer.

Au prix en cours actuel des châssis



FORD

La voiture complète carrosserie
européenne de grand luxe 16 000

DEMANDEZ RENSEIGNEMENTS A :

La Carrosserie Parisienne

9 à 15, rue du Sel, Bruxelles

Téléphone : 234.26

SPÉCIALISTES EN VÊTEMENTS

pour la Ville

la Pluie

le Voyage

l'Automobile

GABARDINES BREVETÉES

l'Aviation

Cuir Mode

les Sports

Vêtements Cuir

The Destroyer's Raincoat Co

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISONS DE VENTE :

OSTENDE

GAND

ANVERS

Rue de la Chapelle, 13 Rue des Champs, 29 Place de Meir, 89

BRUXELLES

Chaussée d'Ixelles, 56-58

Passage du Nord, 24-26-28-30

